

## *Contribution à l'étude des actes mentaux menant à l'émergence du sens*

*Francis Lesourd*

Université Paris VIII, laboratoire EXPERICE.

Cet article s'inscrit dans un programme de recherche initié par Pierre Vermersch à travers quatre textes récents. Le premier (2005a) s'appuie sur plusieurs extraits d'un ouvrage du philosophe phénoménologue Marc Richir (1992), qui donnent à comprendre « l'aventure du sens se faisant ». Loin de se limiter au champ spéculatif, l'aventure en question renvoie aussi à l'expérience courante : à ces situations où, à partir d'une idée de « quelque chose », d'un sens qui serait à dire mais pour lequel je n'ai pas de mots, je chemine avec moult hésitations et retours en arrière vers une expression qui finit éventuellement par me sembler satisfaisante. Richir interroge ainsi le passage d'une « idée-graine », non verbalisée mais possédant sa propre ipséité, à la mise en mots de cette idée-graine, et dégage certains processus par lesquels s'opère cette mise en mots. Une telle visée de recherche croise clairement celle qui sous-tend l'entretien d'explicitation puisque celui-ci s'est constitué dès le début comme technique de guidage de la verbalisation descriptive de couches non verbales du vécu. Cependant, dans une perspective psycho phénoménologique, l'heuristique des concepts de Richir gagne à s'appuyer sur l'expérience singulière, la seconde permettant de documenter les premiers, de repérer les actes mentaux

mobilisés par ce sujet-là et non de manière générique au cours du processus du sens se faisant. Pour Vermersch, ce qui peut être mis à l'épreuve du singulier est « *une structure temporelle qui va saisir le passage de l'idée à sa mise en langue* » (2005a, p. 47). En l'occurrence, l'idée-graine A se projette vers une expression 1, après quoi un « revirement » de l'attention vers le passé permet de comparer cette première expression à l'aune de l'idée A, ce qui produit un nouveau « revirement » vers le futur dans une seconde expression, à comparer à nouveau à l'idée A, et ainsi de suite jusqu'à ce que la mise en sens ait abouti. Le chantier de recherche associe donc la temporalisation du sens et la dynamique attentionnelle.

Dans les textes suivants, de nombreuses pistes de réflexions, tant théoriques que méthodologiques, sont ouvertes que je ne peux résumer ici - certaines seront reprises plus loin. Le second texte (2005b) contient une description pionnière, en première personne, du passage d'une idée-graine à sa formulation verbale, après quoi Vermersch propose une première évaluation, très positive, de l'éclairage apporté par le modèle de Richir à sa propre expérience tout en dégageant ce que ce passage par le singulier pointe également d'insuffisances heuristiques du modèle. Le

troisième texte (Vermersch 2005c) est une réorganisation du matériau brut du protocole du second visant à analyser en particulier les différents « revirements » attentionnels apparaissant, ainsi que les modes d'élaboration du sens qui leur sont associés. Ce texte précise en outre que, contrairement à la situation des EdE classiques où l'on se focalise sur un vécu spécifié (V1), l'objet d'attention est ici l'ensemble du processus de mise en sens à partir du V1 qui ne constitue plus qu'un vécu de départ. Le dernier texte (Vermersch 2005d) continue à se référer aux précédents en les inscrivant dans un cadre plus vaste où la perspective temporelle est au premier plan.

Ces premiers apports s'appuyant pour l'instant sur la seule expérience de Vermersch, cet article a pour but, en proposant un nouveau protocole et en ébauchant son analyse, de poursuivre le questionnement du modèle de Richir et des éléments de réflexion posés par Vermersch. Chemin faisant, il constitue aussi l'occasion d'élaborer mon propre travail sur les temporalités (Lesourd 2005).

J'adopterai pour commencer un plan d'exposition similaire à celui de Vermersch (2005b) en exposant les différentes étapes de mon élaboration d'une idée-graine.



## I. Journal de recherche

**22 Novembre 05** – écrit dans le train vers 13h.  
La première étape est de chercher un sens

émergent sur quoi j'ai envie de travailler. Rien ne vient, tout d'abord, un peu comme dans le réfléchissement. De plus, « sens, montres-toi », ça risque d'immobiliser tout. Comment se demander ? Légèrement agacé, je mets tout ça entre parenthèses, et je rêve en regardant par la fenêtre du train.

Me vient comme une envie de refaire des stages de développement personnel. Le soleil aujourd'hui participe à la naissance de cette impression. L'impression « développement personnel » est associée au soleil, à un ciel ouvert, non nuageux, à un vaste horizon visible du train. L'impression, c'est : je veux vivre ça à nouveau.

Ce « ça » est l'idée-graine, qui renvoie à un passé pour l'instant peu spécifié et, en même temps, que je sens remuer actuellement. Effectivement, ces derniers temps, je me sens manquer d'air, manquer de « ça », pris dans des projets qui compressent mon temps. « Ça » m'apparaît comme un précipité de différentes expériences vécues dans des stages de développement personnel.

Questionner « comment vient le sens ? » revient ici à favoriser le déploiement de cette idée-graine.

## 4 Décembre – le soir.

*(Contexte : après le séminaire du GREX du 28 Novembre, nous avons discuté, Hervé Breton et moi, d'un projet d'article en collaboration portant sur l'exploration des gestes psychiques mis en œuvre dans la méditation. HB, qui a une pratique de méditant, sera l'interviewé ; je mènerai l'entretien. Cette discussion me laisse une impression de soulagement, de calme. Peu après, le 30 Novembre, j'associe la discussion avec HB au « ça », à l'idée-graine. Le 4 Décembre, je décide de mener un entretien d'auto-explicitation pour déplier ces deux moments et, ce faisant, préciser la teneur du « ça ».*

Afin de réaliser ces entretiens, j'ai procédé en saisissant des questions et relances analogues à celles utilisées en entretien d'explicitation duel sur le clavier de mon ordinateur, en y répondant de la même façon, et en m'interdisant toute correction rétroactive autre qu'orthographique.)

**Q1. Serais-tu d'accord pour explorer ce moment où, discutant avec Hervé, ou peu après, tu as ressenti cette sensation, disons d'optimisme existentiel calme ?**

**R1.** Oui. C'est le « calme » dans ta formulation

qui me fait dire oui.

**Q2. Alors je te propose de laisser revenir ce calme tel que tu l'as ressenti à ce moment-là.**

R2. C'est le fait qu'il laisse des temps de silence avant de répondre. Je le sens prendre le temps de se tourner vers l'intérieur... avec à l'arrière-plan les lumières du café, des tons jaunes et les mouvements des bustes des membres du GREX... Il y a aussi le moment où je dis que « tout ça m'intéresse parce que la méditation, les états de conscience, c'est aussi important que l'inconscient freudien pour sentir ce qui se passe dans le rapport à soi, aux gens et au monde, et c'est comme des couleurs et, quand j'en parle, la plupart des gens ne voient pas ce que je veux dire ». Et il me reçoit 5 sur 5.

**Q3. Le « ça » qu'on explore est dans ce moment ?**

R3. Oui, mais il y a aussi plus tard ce moment où ça m'a frappé tout d'un coup que... il y avait la même impression dans cette discussion sur la méditation et le « ça » que j'avais pris comme idée-graine. Ce deuxième moment, je crois que c'était le surlendemain, Mercredi [30 Novembre]... La lumière du jour... Le troquet habituel de la gare de l'Est, à une table au deuxième rang à partir de la vitre, près du radiateur, bière et sandwich rillettes cornichon, et là, il y a un moment où, en quelque sorte, je me jette à l'eau...

**Q4. Veux-tu laisser revenir ce moment ?**

R4. Je suis penché sur cette table et il y a cette impression de paix qui me revient quand je repense à la discussion avec Hervé. Je me tourne vers cette impression, puis il y a un deuxième élément « agir sur moi-même » qui vient, avec le vague souvenir que j'ai déjà pris en charge mon développement personnel et que sur certains points j'ai persisté et pas sur d'autres, or maintenant avec l'auto-explicitation, il y a possibilité de trouver des... procédures en moi, et de les affiner...

**Q5. Alors, je récapitule et tu corriges si tu veux. Il y a la paix, « agir sur toi-même », l'auto-explicitation qui peut y aider, trouver des procédures...**

R5. Oui, des procédures modestes. C'est dans le mot « procédure » qu'il y a quelque chose. C'est très ténu dans la situation visée et je ne me suis pas parlé de « procédures » mais il y a l'impression « je suis tissé de procédures » et c'est très soulageant... C'est ça que j'ai senti « j'ai un tableau de commandes ». C'est

curieux parce que je n'adhère pas intellectuellement à cette vision plutôt mécaniste mais c'est soulageant quand même. C'est une paix.

**Q6. Et c'est ça qui te donne une sensation de paix ?**

R6. Oui, enfin... ça y participe...

**Q7. On peut explorer comment tu te donnes ce calme ou cette paix, si le mot te convient ?**

R7. Oui, « paix » me convient. Et comment je me la donne me convient aussi.

**Q8. Alors, si tu en es d'accord, revenons au moment où tu as eu l'impression d'avoir un « tableau de commande » et cette sensation de paix.**

R8. Ça me fait penser à un livre de Graf Durckheim où il disait que la voie spirituelle n'avait aucune incidence sur ce qu'on vivait dans sa vie « mondaine », que c'était des domaines parfaitement séparés, et ça m'avait choqué parce que j'aime imaginer des liens entre toutes choses, mais j'avais été très soulagé en lisant ça et surpris d'être soulagé. C'est un peu comme la tableau de commandes : ça va à l'encontre de mes croyances sur comment marche le psychisme mais c'est un grand « ouf ! ». Il y a à ce moment au troquet une totale mise entre parenthèses de mes réflexes psychanalytiques. Ordinairement, je penserais à un mécanisme de défense, pas à ce moment. Il y a une autre sensation, c'est que mon regard, avant que la mayonnaise prenne, ou au moment où elle s'est mise à prendre, mon regard ne partait pas de mes yeux comme le plus souvent, il partait de derrière mes yeux, d'assez loin derrière.

**Q9. Serais-tu d'accord de revenir au moment précis où tu as éprouvé ça ?**

R9. Oui... (plusieurs secondes) C'est curieux, ça bloque. Je n'arrive plus à évoquer la situation, le moment où mon regard a un point de départ non habituel.

**Q10. Et quand tu n'y arrives plus, qu'est-ce qui te revient ?**

R10. J'ai... censuré quelque chose. C'est l'impression... que mon regard ne part plus directement de derrière mes yeux mais qu'il y a une pulsation, une seule, qui vient de disons cinquante centimètre derrière mes yeux et c'est toujours du dedans bien que, suivant l'espace classique, ce soit derrière ma tête dans l'espace du café. Je n'ai pas une si grosse tête (rire).

**Q11. Et qu'est-ce qui se passe pour toi au moment de cette pulsation ?**

R11. C'est là que je sens que je peux agir sur

moi-même.

**Q12. Quoi d'autre à ce moment-là ?**

R12. Une impression optimiste, ma curiosité est excitée.

**Q13. Comment ressens-tu cette excitation ?**

R13. Un sourire qui se forme, et je me réveille de deux ou trois crans

**Q14. Et qu'est-ce que tu as fait, à ce moment-là, pour « te réveiller de deux ou trois crans » ?**

R14. J'ai rien fait, ça a fait.

**Q15. Et qu'est-ce que ça a fait ?**

R15. Ça m'a demandé de faire un effort mais la façon dont c'était demandé était si gentille, la question de si je serais très valable ou très idiot selon que j'y arrive ou pas était totalement absente, comme quand on joue pour jouer, pas pour gagner. Même l'éventuel mieux-être dans mon quotidien s'effaçait : « ça ne porte pas du tout à conséquence, veux-tu le faire ? » Eh bien si c'est demandé comme ça, c'est sûr que je veux bien le faire !

**12 Décembre – le soir.**

Comment poursuivre ? L'idée-graine est loin d'être suffisamment dépliée mais ce qui me vient commence à être du registre très personnel et je ne suis pas sûr de vouloir le publier même si j'y trouve des revirements et autres qui justifient de l'intérêt scientifique. Ecrire la suite pour moi et une autre suite pour Expliciter ? Je m'aperçois que ce débat interne est une autre modalité du « je n'y arriverai pas » de la visée à vide.

Je poursuis donc en réorganisant les premières données pour dégager les étapes de l'élaboration du sens de l'idée-graine *du point de vue des formulations*. (Je ne suis pas encore dans l'analyse des revirements, des modes d'expression du sens, etc.)

- **En t1**, après un temps d'incertitude, il y a émergence de l'idée-graine : le « ça » du « je veux vivre ça à nouveau ». Cette idée-graine désigne une certaine teneur d'expérience, que j'associe à des moments passés de développement personnel et que j'éprouve ne plus vivre suffisamment actuellement. Je n'ai pas de programme de recherche après t1, tout au plus une certaine sensibilisation à ce qui pourrait me rappeler la « teneur d'expérience » en question.

- **En t2**. Ce temps d'auto-explicitation renvoie à deux temps précédents : d'abord la discussion avec HB, ensuite le moment au café gare de l'Est.

\* En référence à la discussion avec HB, avec ses temps de silence, la sensation de calme et de communication (R2).

\* En référence au moment au café gare de l'Est, alors que j'évoque cette sensation de paix, la prise de conscience d'une potentialité nouvelle d'« agir sur moi-même », grâce à l'auto-explicitation (R4), ce qui se délie en : « je suis tissé de procédures » ; « j'ai un tableau de commandes » (R5).

\* Moment d'affinement de l'évocation. Je reste bien centré sur l'idée-graine, sur le « ça ». La question 9 reprend les différentes expressions de ce « ça » pour centrer l'attention dessus : « revenons au moment où tu as eu l'impression d'avoir un « tableau de commande » et cette sensation de paix ». Mais il y a eu en Q8 un élargissement non raisonné de l'objet de recherche. Revoici Q8 : « on est parti du « ça » et du calme lié à la discussion avec Hervé. L'idée c'est peut-être d'explorer comment tu te donnes ce calme ou cette paix, si le mot te convient ? ». Cette question ne vise plus seulement à mettre en mot l'idée-graine c'est-à-dire à décrire le « ça » comme teneur d'expérience, mais à décrire aussi ce que je fais pour me donner « ça ». Ce dernier point ne me semble pas faire explicitement partie du programme de recherche initial. Mais poursuivons pour voir où cela mène.

Ce que je fais pour me donner « ça » comprend d'abord le changement du point de départ du regard (R9 et R11). De ce nouveau point de départ émane une pulsation (R11) qui s'accompagne de l'impression que je peux agir sur moi-même (R12) et d'une valence optimiste, de curiosité et d'excitation (R13). « Et je me réveille de deux ou trois crans » (R14).

La question 15, à nouveau, oriente mon attention moins vers la description de l'expérience que vers la description de ce que je fais pour me la donner : « et qu'est-ce que tu as fait, à ce moment-là, pour « te réveiller de deux ou trois crans » ? ». Ce que j'ai fait (ou ce que « ça » a fait) pour me « réveiller » c'est me le demander gentiment, sans enjeu ni jugement (R16).

Ce qui me frappe dans cette première analyse des expressions de l'idée-graine, c'est que ce qui semblait s'éloigner du programme de recherche le complète en réalité. Le calme, la paix, les temps de silence, le sentiment de ne pas être opaque à soi-même et de pouvoir modifier son « tableau de commandes »

résonnent juste par rapport aux temps de développement personnel à quoi renvoie le « ça », l'idée-graine. Mais il en est de même de l'expérience de changement du point d'origine du regard, de paliers (ou « crans ») d'éveil et du fait de s'adresser des demandes avec douceur et sans jugement. D'ailleurs, je ne peux que remarquer le double usage du « ça » dans mon texte : il désigne à la fois l'idée-graine et ce qui, en moi, me demande les choses autrement.

Pour l'instant, la mise en mot de l'idée-graine est donc celle-ci : cette « teneur d'expérience » repose sur l'inhérence réciproque de s'adresser des demandes avec douceur et sans jugement, de s'éveiller de x paliers, de déplacer le point d'origine de son attention, d'accéder à un recul réflexif sur son propre fonctionnement, d'éprouver un sentiment de paix à valence optimiste et de curiosité, et aussi de temps de silence dans la communication. Ceci est une idée-graine qui semble complexe, mais au plan du vécu il m'est difficile de retrancher l'un ou l'autre élément ; il faudrait plutôt en ajouter d'autres.

Suis-je satisfait par cette mise en mots ? En partie seulement. Ce qui n'est pas étonnant : je n'ai pas encore cherché à explorer mon vécu de départ en t1, la première émergence de l'idée-graine.

### **13 Décembre – 14 heures.**

(Le lendemain, je me décide à entreprendre cette exploration du vécu de départ)

Q'1. Je te propose, si tu en es d'accord, de revenir à ce moment dans le train de midi où te vient l'impression « je veux vivre ça à nouveau », avec tout ce qui participe de ce moment : le soleil, l'horizon vaste, tout ça.

R'1. D'accord... Il y a pour moi, à ce moment-là, quelque chose de guilleret. Ce projet d'article sur le sens se faisant me stimule. Le soleil, le paysage, le fait qu'il n'y ait pas grand monde dans le wagon, c'est favorisant aussi. Tranquille. Evidemment, il y a que rien ne me vient immédiatement alors que j'imaginai avoir plein d'idées-graines n'attendant que mon bon vouloir. Ça m'agace mais je ne le prends pas comme un problème. Je lâche prise et me met à rêvasser. Il n'y aura peut-être pas d'idée aujourd'hui et voilà.

Q'2. Et tu rêvasses...

R'2. Oui. Je ne me souviens plus exactement... Il y a un arrêt, le train repart et j'ai ce désir de développement personnel peu après. C'est

avant Meaux que c'est venu, je le repère au fait que je me sens avoir du temps, du temps de transport tranquille devant moi. Cette impression est moins forte dès que j'ai passé Meaux. Je crois que je pense un peu à la fac, toutes les choses à faire, puis ça s'efface. L'envie fugace de faire quelque chose de tout à fait nouveau, comme un one man show ou des études de mathématiques, puis du vide mental à regarder dehors, ça reflue de l'un à l'autre, avec de temps en temps l'image vague des ados qui fument à l'autre bout du wagon. C'est à moitié de l'évocation à moitié du souvenir générique. Mais il y a un moment où je sens quelque chose lié à... m'épauler moi-même.

Q'3. Je te propose de t'arrêter sur ce dernier moment...

R'3. Oui. Ça me vient comme... (plusieurs secondes) Je ne sais pas

Q'4. Si tu en es d'accord, prends le temps de laisser revenir ce moment. Tu as tout ton temps.

R'4. (plusieurs secondes) Je suis au dehors, fondu dans le paysage, puis je reviens dans le train, dans mon corps mais... c'est une impression très fine... je sens la densité de mon corps autrement, surtout la poitrine et le ventre, je me sens entouré par moi, en sécurité dans moi et ça contraste avec, juste avant, être dissous dehors. Et puis je regarde à nouveau par la vitre mais sans essayer d'accommoder... Je ne sais pas.

Q'5. Mmm

R'5. Il y a une impression... aventureuse et... mathématique, comme le plaisir de résoudre un problème de math, et c'est lié au grand espace dehors, et le petit espace chaud de mon corps, les deux font bien l'impression de... Je ressentais ça, du dedans calfeutré + de l'immense mathématique quand je faisais beaucoup de travail psycho-corporel, et il y a en plus un décrochement qui veut dire « je ne ferai plus du développement personnel comme avant », comme une position critique sans agressivité. Ce qui monte ce n'est pas « je veux revivre ça » c'est « je veux vivre ça de manière renouvelée ».

Q'6. Es-tu d'accord pour t'arrêter sur ce dehors mathématique et ce dedans chaud ?

R'6. Oui. La conjonction, ce n'est pas vraiment le bon terme, bref, la coexistence des deux, ça définit bien ces modifications du corps vécu qui m'intéressent depuis longtemps, les variations de se sentir léger, lourd, étendu, rétréci, des

accélération au dedans, des micro vertiges qui se transforment en micro vagues de plaisir ou en noyaux durcis de je ne sais quoi, tout ça que j'éprouve depuis très longtemps et qui se trouvait au centre du travail psycho-corporel.

Q'7. Et au moment dans le train, comment ressentais-tu ces deux... aspects, mathématique et corporel, si tu es d'accord de porter ton attention sur ce moment-là ?

R'7. Mathématique, c'est parce que je vois un grand horizon, c'est une bonne toile de fond sur quoi ça devient naturel de penser de manière... je ne sais pas, brasser des schémas dont chacun renvoie à des schémas et ainsi de suite, ça me rappelle les maths. Et en même temps, je reviens à l'impression de dedans chaud en y amenant un peu de vaste et de maths, et quand je regarde le paysage, il y a du dedans chaud qui imprègne l'espace grand. L'espace math vient dans le corps calfeutré et le goût de celui-ci teinte l'espace en retour. On y est. Voilà le « ça ».

Faisant ce commentaire à chaud, immédiatement après la fin de ce temps d'auto-explicitation, j'essaie de relier ses apports à ce qui a émergé avant.

- Par rapport à la première auto-explicitation (auto1), la nouveauté de la seconde (auto2) est clairement cette diffusion l'un dans l'autre de l'intérieur sécurisant, calfeutré, et de l'extérieur vaste et mathématique. Ceci rend la mise en sens de l'idée-graine suffisamment complète.

A noter que, bien que fugace, cette diffusion réciproque est très tranquille et sécurisante : je ne me force en rien à ce moment, j'accompagne juste l'expérience grâce à une sorte d'auto-holding. Je retrouve donc en auto2 quelque chose de proche du fait de s'adresser des demandes avec douceur et sans jugement, apparu en auto1.

- L'expérience, en auto1, lors du moment au café de la gare de l'Est, de s'éveiller de x paliers et d'accéder à un recul réflexif sur son propre fonctionnement (avoir un « tableau de commande ») apparaît moins clairement en auto2. Il y a bien en auto2 une sensation relative de se réveiller mais non une impression nette d'avoir un « tableau de commande ». Après-coup, l'aspect mathématique associé au paysage me semble proche de l'impression « tableau de commande » mais cependant non identique.

- Le déplacement du point d'origine de mon attention, net dans auto1 n'apparaît pas dans

auto2. Cependant, il me semble que ce qui, en moi, assure cet auto-holding, c'est-à-dire me porte une attention contenant et sécurisante lors de la diffusion l'un dans l'autre de l'intérieur de l'extérieur, le fait bien depuis un point qui n'est pas situé dans ma tête à proximité des yeux comme c'est le cas en général, mais plutôt assez loin derrière mes yeux et qui, pourtant, reste du « dedans ».

- En auto2, on retrouve le sentiment de paix (« une position critique sans agressivité » - R'5) et de curiosité (« Il y a une impression... aventureuse et... mathématique, comme le plaisir de résoudre un problème de math » - R'5) déjà apparu en auto1.

Quoique j'aie retrouvé dans un moment de solitude et de tranquillité la constellation de vécus mis en mots à partir de l'idée-graine, le sentiment de paix me semble en partie lié à la conviction de pouvoir communiquer avec autrui à propos de ce type d'expérience. Par exemple, dans le contexte des stages de développement personnel que j'ai suivis, il était tout à fait habituel de laisser des temps de silence dans les conversations, de faire passer l'attention à l'intériorité en priorité, ce qui n'empêchait aucunement de se parler.

## II. Analyses

Dans ce type de recherche, il importe tout particulièrement « *de se déprendre du thème du vécu lui-même* » (Vermersch P., 2005b p. 53), quelque soit l'intérêt qu'il présente pour moi comme *informateur*. L'objectif, de mon point de vue de *chercheur*, est de questionner la pertinence du modèle de Richir quant à mon élaboration du sens se faisant et, également, de comparer cette élaboration à celle de Vermersch.

### 1. Découpage chronologique et thématique du protocole

#### 22 Novembre, Temps 1, vécu de référence.

1.1. Décision de chercher un sens émergent sur quoi j'ai envie de travailler.

1.2. Rien ne vient tout d'abord, agacement.

1.3. Lâcher prise, rêverie en regardant par la fenêtre du train.

1.4. Emergence d'« une envie de refaire des stages de développement personnel ».

1.5. Première mise en mots : « l'impression, c'est : je veux vivre ça à nouveau ».

1.6. Décision de recherche : ce « ça » est l'idée-graine.

1.7. Ce « ça » renvoie à un passé pour l'instant peu spécifié (« un précipité de différentes expériences vécues dans des stages de développement personnel ») et à un passé plus proche (« ces derniers temps, je me sens manquer d'air, manquer de « ça » »).

#### **4 Décembre, Temps 2, auto-explicitation.**

##### **28 Novembre, temps 2.1.**

2.1.1. Conversation avec HB : de l'importance des temps de silence.

2.1.2. Mon intérêt pour « la méditation, les états de conscience ».

2.1.3. Mes propos résonnent chez mon interlocuteur.

##### **30 Novembre, temps 2.2.**

2.2.1. « Il y avait la même impression dans cette discussion et dans le « ça » que j'ai pris comme idée-graine ».

2.2.2. Emergence d'un deuxième élément « agir sur moi-même ».

a. « Le vague souvenir que j'ai déjà pris en charge mon développement personnel et que sur certains points je n'ai pas persisté ».

b. « Maintenant avec l'auto-explicitation, il y a possibilité de trouver des... procédures en moi, et de les affiner ».

c. « Je suis tissé de procédures », « j'ai un tableau de commandes ».

d. « Une totale mise entre parenthèses de mes réflexes psychanalytiques ».

e. Mon regard part d'assez loin derrière mes yeux.

f. « Il y a une pulsation, une seule, qui vient de cet endroit ».

g. « C'est là que je sens que je peux agir sur moi-même ».

h. « Une impression optimiste, ma curiosité est excitée ».

i. « Je me réveille de deux ou trois crans ».

j. « Ça » m'a demandé de faire un effort gentiment, sans jugement ni enjeu à l'horizon.

#### **12 Décembre, Temps 3, analyses.**

3.1. Identification et dépassement d'une résistance à la visée à vide.

3.2. Première organisation « thématique » des données, d'où se dégagent...

3.3. ... le caractère rétroactif du lien entre la conversation avec HB et l'idée-graine, lien que je n'éprouve comme tel que par la suite : dans le café de la gare de l'Est.

3.4. La prise de conscience d'un élargissement non raisonné de l'objet de recherche.

3.5. La décision de poursuivre l'analyse en intégrant cela.

3.6. La conclusion : « ce qui semblait s'éloigner du programme de recherche le complète en réalité » : essai de formulation de la constellation des mises en mots autour de l'idée-graine.

3.7. Insatisfaction relative, rapportée au fait que je n'ai pas encore cherché à auto-expliciter mon vécu de départ en t1 (la première émergence de l'idée-graine).

#### **13 Décembre, t4 : auto-explicitation du vécu de départ (t1)**

4.1. Recherche d'une idée-graine.

4.2. Rien ne vient, agacement, lâcher prise.

4.3. Temps de rêverie (divers contenus).

4.4. « Il y a un moment où je sens quelque chose lié à... m'épauler moi-même ».

4.5. « Fondu dans le paysage » puis « en sécurité dans moi ».

4.6. Confirmation du caractère central du vécu formulé dans mon expérience du développement personnel (R'5).

4.7. Une « position critique sans agressivité » à caractère prospectif : « je veux vivre ça de manière renouvelée » (R'5).

4.8. Nouvelle confirmation du caractère central du vécu formulé en référence à l'idée-graine (R'6).

4.9. Le reversement l'un dans l'autre d'un dehors vaste et « mathématique » et d'un dedans « calfeutré ».

4.10. Voilà le « ça ».

#### **13 Décembre, t5**

5.1. En auto2 (second temps d'auto-explicitation), la diffusion l'un dans l'autre de l'intérieur sécurisant, calfeutré, et de l'extérieur vaste et mathématique, tranquille et sécurisante est une sorte d'auto-holding proche du fait de s'adresser des demandes avec douceur et sans jugement, apparu en auto1 (premier temps d'auto-explicitation).

5.2. L'expérience, en auto1, de s'éveiller de x paliers avec recul réflexif (cf. le « tableau de commande ») est moins claire en auto2.

5.3. Le déplacement du point d'origine de mon attention, clair en auto1 n'apparaît pas en auto2. Mais, après-coup mon auto-holding en auto2 me semble associé à un tel déplacement.

5.4. Les sentiments de paix et de curiosité se retrouvent dans les deux cas.

5.5. « Le sentiment de paix me semble en

partie lié à la conviction de pouvoir communiquer avec autrui à propos de ce type d'expérience » (en référence aux stages de développement personnel dont j'ai fait l'expérience).

## 2. Analyse des revirements

Ce que Richir nomme « revirement » peut être nommé, dans le langage psychophénoménologique, changement de direction attentionnelle au cours de l'élaboration d'un sens se faisant. Pour distinguer différents types de revirements, Vermersch (2005c, pp. 32-34) part, en référence à son propre processus d'élaboration du sens, de trois relations de comparaison entre l'idée-graine et le sens produit :

- Une relation de résonance, qui évalue la justesse de l'expression, de la mise en mots, en référence à l'idée-graine. (La comparaison est entre l'idée-graine et l'actuelle mise en mots.) Le revirement consiste à tourner son attention vers la graine, c'est-à-dire vers du passé, pour en opérer une saisie descriptive « *mais pour le prendre de façon unitaire (sans le décomposer)* » (2005c, p. 40). Ce revirement s'accompagne d'une grande certitude non sensorielle du fait que la mise en mot est juste ou non.

- Une relation d'évocation, « *qui recontacte et rend à nouveau vivace* » (2005c, p. 33) l'expérience de départ. (Je m'interroge ici sur la comparaison associée : entre quoi et quoi s'établit-elle ?) Ce revirement constitue un « *changement quant à la manière de se rapporter au passé, plutôt que comme un changement de direction de l'avenir vers le passé* » (p. 39). Il apparaît, chez Vermersch, « *à des moments charnières, après une activité que je juge insatisfaisante ou non productive* » (2005c, p. 40). Il amorce le passage à une écriture métaphorique, émotionnelle, personnelle (2005c, p. 39). Il produit « *les changements les plus importants dans l'élaboration du sens [qui reposent sur un] changement de mode d'élaboration du sens* » (2005c, p. 40)

- Une relation d'évaluation visant la progression de la mise en mots, « *qui évalue la valeur de la production verbale en comparaison avec la toute première formulation* » (2005c, p. 33). Mais, en même temps, ces revirements « *visent le tout juste passé pour l'évaluer, le commenter de manière réflexive ou harmonique* » (2005c, p. 39). On a

là « *des mouvements (...) qui consistent à s'attarder sur ce qui vient de se donner, à rester avec les échos, les harmoniques de ce qui vient de bruir, à réfléchir sur le sens de ce qui vient de s'énoncer* » (2005c, p. 41). Vermersch ébauche des distinctions plus fines dans ce type de revirement : « *une reprise réflexive me paraît basée sur une analyse et différentes inférences à partir des matériaux analysés. Une reprise associative pourrait répondre à la question : « A quoi cela me fait penser ? Qu'est-ce que cela me suggère ? » Une reprise émotionnelle pourrait répondre à la question : « Comment cela me touche ? Qu'est-ce que cela me fait ? » Une reprise en résonance des harmoniques pourrait être un moment d'attente silencieuse sans question particulière, juste une écoute de ce qui vient, juste un accueil de ce qui bruisse* » (2005c, note 43 p. 40).

Ces revirements évaluation reposent donc sur différentes modalités de retour sur ce que je viens d'exprimer mais *en même temps* ils supposent le maintien de la référence à l'idée-graine, comme si l'idée-graine restait « en fond » de ces évaluations du juste passé, ou comme si, en termes de dynamique attentionnelle, elle se trouvait en position de co-remarqué. Je reviendrai sur ce point.

### Temps 1

\* t1.3. Lâcher prise, rêverie en regardant par la fenêtre du train. t1.4. Emergence d'une envie de refaire des stages de développement personnel. t1.5. Première mise en mots : l'impression, c'est « je veux vivre ça à nouveau ».

La première mise en mots fait partie du processus du sens se faisant et, à ce titre, ce qui y conduit peut être analysé en termes de revirements sous-jacents.

Il y a là, depuis ma rêverie (t1.3.), un revirement en direction d'un passé peu spécifié, une coloration de passé qui ne désigne pourtant pas « le passé » en général mais bien plutôt une tranche de vie (qui va approximativement de moins vingt à moins dix ans, une période pendant laquelle j'ai animé et suivi beaucoup de stages de développement personnel). Quoique peu spécifiée, cette tranche de vie et le « ça » qui lui correspond ont leur ipséité : déjà l'idée-graine est là. Quasi immédiatement, il y a un revirement en direction d'un présent élargi qui englobe un passé proche (« ces derniers temps, je me sens

manquer d'air, manquer de « ça » ». En somme mon attention, qui était focalisée sur un passé flou doté d'une ipséité nette, se réoriente vers une sorte de présent, qui correspond davantage à la période actuelle qu'au « maintenant », et ce revirement me fait toucher du doigt une différence entre ces deux périodes.

Ce second revirement repose sur une relation de **résonance**, qui saisit le thème attentionnel « de façon unitaire, sans le décomposer ». Mais, à la différence des exemples fournis par Vermersch, il n'y a pas ici d'évaluation de la justesse de la mise en mots en référence à l'idée-graine : il y a évaluation non verbale de la justesse d'un « mode de vie » (actuel) par rapport à un autre « mode de vie » (passé) - le « centre » de ce dernier constituant le « ça », l'idée-graine, la référence, le thème attentionnel. Dans les deux protocoles, l'idée-graine est bien la référence, et le principe de l'acte de comparaison est le même, mais *ce qui est comparé* à l'idée-graine diffère : des formulations dans un cas, un « mode de vie » actuel dans l'autre.

Quand au premier revirement, comment le nommer ? Puisque ce revirement génère la première aperception de l'idée-graine, il ne correspond pas à ceux définis par Vermersch, qui tous supposent l'idée-graine déjà là comme référence. Je propose de nommer ce type de revirement : **inchoatif** (qui concerne les commencements).

Il y a encore, dans les fragments interrogés, un troisième revirement, qui vise cette fois le futur : « je veux... à nouveau ». Le futur est, là encore, peu défini mais il n'a pas la coloration du futur en général (un jour...) ; il résonne plus comme « ma prochaine tranche de vie ». Vermersch n'a pas mentionné ce type de revirement dans l'analyse de son protocole, quoiqu'il ait parlé par ailleurs du caractère proactif de l'idée-graine. Il s'agirait alors d'un revirement que l'on pourrait dire **proactif**.

## Temps 2

\* En t2.2.1. Il y avait la même impression dans la discussion avec HB et dans le « ça » que j'ai pris comme idée-graine (R3)

A nouveau, un revirement **résonance**, mais qui n'évalue toujours pas la mise en mots en référence à la graine, qui évalue bien plutôt la conversation avec HB (passé précisément localisé) en référence à l'idée-graine (passé peu spécifié). On pourrait certes considérer que

la conversation comprend bien une mise en mots de l'idée-graine mais, dans un premier temps, c'est l'ambiance de cette conversation qui m'apparaît et non ses éléments, verbaux ou autres.

Il y a donc bien comparaison mais non, comme dans le cas de Pierre, entre des éléments précis (les formulations) et une saisie globale (de l'idée-graine) : la comparaison porte sur deux saisies globales de situations passées, l'une précisément repérable dans le temps, l'autre non.

\* t2.2.2. « Agir sur moi-même ». t2.2.2.a. « Le vague souvenir que j'ai déjà pris en charge mon développement personnel et que sur certains points j'ai persisté et pas sur d'autres ». t2.2.2.b « maintenant avec l'auto-explicitation, possibilité de trouver des... procédures en moi et de les affiner ».

Il y a là, à partir du ressouvenir de la discussion avec HB, un revirement attentionnel vers la « tranche de vie développement personnel », qui fait surtout penser à un **revirement évocation** dans la mesure où il favorise l'émergence de détails. La sensation de pouvoir « agir sur moi-même » constitue en effet, pour moi, une modalité plus détaillée de l'idée-graine. Cependant les détails associés (avoir déjà pris en charge mon développement personnel, avoir persisté sur certains points et pas sur d'autres) restent assez vagues, quelque soit leur justesse de mon point de vue.

Comme en t1, il y a, quasi immédiatement, un revirement en direction de la période actuelle (« maintenant avec l'auto-explicitation » - t2.2.2.b), ce qui me fait saisir une différence avant/maintenant. Comme en t1, ce second revirement relève d'une **résonance**, mais sans évaluation de la justesse de la mise en mots en référence à la graine : il y a plutôt évaluation non verbale d'une différence (quelque chose, l'auto-explicitation, que je connais maintenant et que je ne connaissais pas avant, au temps du « ça »).

Comme en t1, encore une fois, il y a un troisième revirement, **proactif** (« possibilité de trouver des... procédures en moi et de les affiner » - t2.2.2.b) qui vise un futur peu défini mais non indéfini.

\* t2.2.2.c. « Je suis tissé de procédures », « j'ai un tableau de commandes ».

L'exploration de cette sensation de pouvoir « agir sur moi-même » est menée en t2.2.2.c. C'est un **revirement évaluation** : je vérifie la justesse des mots (« je suis tissé de

procédures », etc.) en référence à une situation passée. Mais cette situation passée n'est pas le vécu de départ : il s'agit du juste passé de la sensation de pouvoir « agir sur moi-même » - qui, cependant, résonne avec l'idée-graine.

*(Note. Au cours du processus rapporté dans mon journal de recherche tout comme dans les présentes analyses, tout se passe comme si j'étais persuadé de pouvoir explorer l'idée-graine aussi bien par ce que j'éprouve comme des modalités ou mieux : des **avatars** (conversation avec HB, idée de procédure internes) que directement. Par exemple, j'éprouve l'impression d'avoir un tableau de commande comme un dépliement de l'idée-graine (t1), dépliement qui reste intimement liée à celle-ci ; en quelque sorte leur « être » est le même quoique leur profondeur diffère. On peut interroger ce qui permet le maintien de ce lien sans lequel cette impression d'avoir un tableau de commande interne n'apparaîtrait plus que comme banale ou incongrue.)*

\* t2.2.2.d : « une totale mise entre parenthèses de mes réflexes psychanalytiques ».

A partir de ce temps, l'exploration se dirige non plus vers l'idée-graine ou vers ses avatars mais vers ce que j'ai fait pour me donner le dernier d'entre eux.

Je note d'abord un changement de focale<sup>1</sup> qui consiste à porter l'attention sur un acte mental : « une totale mise entre parenthèses » de certaines routines interprétatives. Je ne place ce temps en premier que parce que j'ai du mal à croire que cette mise entre parenthèse ne constitue pas une condition nécessaire à cette expérience de mon regard qui, soudain, s'origine soudain d'un point situé à environ 50cm derrière mes yeux (t2.2.2.e). Suivant la référence psychanalytique, telle que je la conçois, une telle expérience est en effet difficilement compréhensible.

\* de t2.2.2.e à t2.2.2.j

Au cours des temps qui suivent, l'attention se déplace non plus dans le temps mais, par fragmentation, dans la structure du vécu. On peut noter un revirement sur du sensoriel : « mon regard part de derrière mes yeux »

<sup>1</sup> Le terme de revirement ayant été utilisé pour décrire une dynamique temporelle, je ne l'utiliserai pas dans l'analyse des vécus suivants où les changements de focale visent bien moins un processus que la structure de l'expérience décrite – ou alors il faudrait donner une nouvelle extension à la notion de revirement et parler ici de « revirements structuraux ».

(t2.2.2.e), « il y a une pulsation, une seule, qui vient de cet endroit ». Sur une valence : « une impression optimiste, ma curiosité est excitée » (t2.2.2.h). Sur des actes mentaux dont je m'attribue certains (« je me réveille de deux ou trois crans – t2.2.2.i) et non d'autres (« ça m'a demandé de faire un effort gentiment et sans jugement ni enjeux » - t2.2.2.j). Ces changements de focale, qui ne sont plus temporels mais structuraux, participent pourtant de la mise en mots de l'idée-graine.

### Temps 3

Les premiers temps ne renvoient pas à des actes d'élaboration du sens se faisant ; ils constituent des actes de recherche qui visent le repérage des actes successifs d'élaboration du sens. C'est le cas de l'identification et du dépassement d'une résistance à la visée à vide (t3.1.), de la première organisation chronologique des données (t3.2.), de la prise de conscience du caractère rétroactif de mes analyses (je ne relie la conversation avec HB à l'idée-graine qu'après-coup dans le café de la gare de l'Est) (t3.3.), de la prise de conscience d'un élargissement non raisonné de l'objet de recherche (t3.4), de la décision de poursuivre l'analyse en intégrant cet élargissement (t3.5.).

\* t3.6. Ce qui semblait s'éloigner du programme de recherche le complète en réalité : constellation des mises en mots autour de l'idée-graine. t3.7. Insatisfaction relative, rapportée au fait que je n'ai pas encore cherché à explorer mon vécu de départ en t1, c'est-à-dire la première émergence de l'idée-graine.

Ces deux temps sont riches en revirements, en l'occurrence en **revirement résonance** (évaluation de la justesse de la mise en mots en référence à la graine). Rappelons que je conclus que « ce qui semblait s'éloigner du programme de recherche [les questions portant non sur la description de l'idée-graine mais sur comment je me la donne] le complète en réalité » (t3.6.). Parvenir à cette conclusion suppose que les mises en mots de l'expérience de changement du point d'origine du regard, de celle de paliers (ou « crans ») d'éveil, de celle de s'adresser des demandes avec douceur et sans se juger, sont estimées justes en référence à l'idée-graine et, ce, même si ces mises en mots ont été produites suite à des questions qui ne la visaient qu'indirectement. Ces mises en mots rejoignent ainsi les précédentes, comme le calme, la paix, les temps de silence, le sentiment de ne pas être opaque à soi-même et

de pouvoir modifier son « tableau de commandes ». Toutes résonnent juste par rapport à la tranche de vie « développement personnel » dont l'idée-graine, le « ça », constitue pour moi, actuellement, le précipité. Je retrouve cette justesse de résonance dans la mise en mot qui tente d'intégrer les précédents éléments en une phrase : l'idée-graine, comme « teneur d'expérience repose sur l'inhérence réciproque de s'adresser des demandes avec douceur et sans jugement, de s'éveiller de x paliers, de déplacer le point d'origine de son attention, d'accéder à un recul réflexif sur son propre fonctionnement, d'éprouver un sentiment de paix à valence optimiste et de curiosité, et aussi de temps de silence dans la communication » (t3.6.). Au revirement résonance succède un (ensemble de) **revirement évaluation**.

C'est le même type de **revirement résonance** qui me permet d'évaluer que si ces éléments sont justes et reliés les uns aux autres, ils le sont « autour » de quelque chose qui se dérobe encore : « suis-je satisfait par cette mise en mots ? En partie seulement » (t3.7.). Et j'attribue cette insatisfaction au fait que je n'ai pas encore cherché à explorer en évocation la première émergence de l'idée-graine.

#### Temps 4

Ce temps d'auto-explicitation vise le vécu de départ t1 aussi il est intéressant de les comparer pour saisir ce que l'évocation en t4 apporte à la simple prise de note en t1

\* De t4.3 à t4.7

A partir du temps de rêverie (t4.3), « il y a un moment où je sens quelque chose lié à... m'épauler moi-même » (t4.4). Je suis « fondu dans le paysage » puis « en sécurité dans moi » (t4.5). Ces deux éprouvés sont-ils de simples évocations de sensations vécues dans le train, en t1, avant l'émergence de l'idée-graine et sans lien direct avec elle ? Au contraire, « les deux font bien l'impression de... Je ressentais ça, du dedans calfeutré + de l'immense mathématique quand je faisais beaucoup de travail psycho-corporel » (t4.6). Je confirme donc, en t4.6, que ce que je suis en train d'évoquer de t1 retrouve bien l'idée-graine qui était alors apparue, idée-graine associée à la « tranche de vie » développement personnel. Il s'agit ainsi, en t4.6, d'un **revirement évocation**, qui permet de formuler davantage de détails sur l'idée-graine, le « ça ». Cependant le revirement évocation se tisse

avec un **revirement résonance** (vérifier la justesse de la mise en mots en référence à l'impression globale) : les deux éprouvés (du dedans calfeutré et de l'immense mathématique) « font bien l'impression... » - je valide - « associée au travail psycho-corporel ».

Il y a également, en t4.7, un retour réflexif sur les notes prises en t1 : « ce qui monte ce n'est pas « je veux revivre ça » c'est « je veux vivre ça de manière renouvelée » [ceci en vertu d'un] décrochement qui veut dire « je ne ferai plus du développement personnel comme avant », comme une position critique sans agressivité » ». On retrouve le **revirement proactif** déjà repéré en t1, qui succède à un **revirement évaluation** (comparaison de la valeur de la production verbale avec celle de la toute première formulation).

\* t4.8, t4.9 et t4.10

Ces trois temps permettent de mettre en mots encore davantage de détails et de les vérifier à l'aune de l'idée-graine.

« La conjonction, ce n'est pas vraiment le bon terme, bref, la coexistence des deux, ça définit bien ces modifications du corps vécu qui m'intéressent depuis longtemps (...) tout ça que j'éprouve depuis très longtemps et qui se trouvait au centre du travail psycho-corporel » (t4.8). Ici, il y a un **revirement résonance** (« ce n'est pas vraiment le bon terme ») qui s'accompagne d'une nouvelle confirmation qu'il s'agit bien de la graine : « ces modifications du corps vécu (...) au centre du travail psycho-corporel »

« Je reviens à l'impression de dedans chaud en y amenant un peu de vaste et de maths, et quand je regarde le paysage, il y a du dedans chaud qui imprègne l'espace grand. L'espace math vient dans le corps calfeutré et le goût de celui-ci teinte l'espace en retour » (t4.9.). « On y est. Voilà le « ça » » (t4.10). On repère là un **revirement évocation** (davantage de détails) suivi d'un **revirement résonance** : « voilà le « ça » ».

Faut-il nommer spécifiquement ce revirement dernier à l'instar du revirement premier ? Dans l'affirmative, je proposerai de parler de « revirement **de clôture** ». De même qu'on peut se demander à quoi l'on sait qu'on a bien fini une tâche, on peut questionner à quoi l'on sait que la mise en sens est non pas totale mais suffisante.

#### Temps 5

Ce temps a permis d'établir des liens entre les

différents éléments « constellant » autour de l'idée-graine, ceci en privilégiant la comparaison entre les deux temps d'auto-explicitation notés auto1 et auto2.

Prenons deux exemples. t5.1 : « en auto2, la diffusion l'un dans l'autre de l'intérieur sécurisant, calfeutré, et de l'extérieur vaste et mathématique, tranquille et sécurisante, est une sorte d'auto-holding proche du fait de s'adresser des demandes avec douceur et sans jugement, en auto1. ». t5.2 : « l'expérience, en auto1, de s'éveiller de x paliers avec recul réflexif, (cf. le « tableau de commande ») est moins claire en auto2. ». La comparaison est ici organisée par une alternance de **revirements résonance** de auto1 à auto2.

Dans les temps suivants, la dynamique des revirements est plus complexe.

t5.3 : « le déplacement du point d'origine de mon attention, clair en auto1 n'apparaît pas dans auto2. Mais, après-coup, mon auto-holding, en auto2 me semble associé à un tel déplacement. ». Sur quoi s'appuie le sentiment de justesse de cette association entre auto-holding et déplacement du point d'origine de mon attention ? Ce sentiment de justesse s'accroît lorsque je me réfère à « époque développement personnel », comme si j'avais déjà remarqué alors la dite association sans me la formuler clairement. Ainsi, l'évaluation intuitive lors de t5.3. (ça « me semble associé ») s'appuierait sur un **revirement résonance** de auto2 à l'idée-graine... qui sous-tend le revirement résonance entre auto1 et auto2. C'est ce revirement résonance vers l'idée-graine qui me donne l'impression d'un lien fort entre auto1 et auto2, lien qui donne intérêt au revirement de l'un à l'autre<sup>2</sup>.

t5.4 : « Les sentiments de paix et de curiosité se retrouvent dans les deux cas ». t5.5. : « le sentiment de paix me semble en partie lié à la conviction de pouvoir communiquer avec autrui à propos de ce type d'expérience (en référence aux stages de développement personnel dont j'ai fait l'expérience). »

On retrouve ici le même processus de **revirement résonance** entre deux temps, auto1 et auto2, sur le fond d'un revirement vers l'idée-graine.

<sup>2</sup> L'hypothèse à mettre au travail est que mon auto-holding – et pourquoi pas celui d'autrui ? – s'accompagnerait de manière générale d'un déplacement du point d'origine de mon attention, déplacement dont je serais d'autant moins conscient lorsque l'auto-holding est « léger ».

### 3. Retour prospectif sur les revirements

Parmi les revirements repérés, certains correspondent bien à ceux déjà mentionnés par Vermersch ; d'autres s'en rapprochent ; d'autres encore diffèrent.

#### *Les types de revirement qui diffèrent*

- Le premier revirement, « inchoatif », génère la première aperception de l'idée-graine. Le dernier revirement, « de clôture », marque (provisoirement) la fin du processus de mise en mots ; il s'associe à l'impression d'une avancée suffisante dans l'exploration.

- Ce qu'on pourrait appeler revirement proactif renvoie sans doute à « l'horizon du futur » (Richir) de l'idée-graine. Je le repère dans mon protocole en t1 (« je veux... à nouveau ») où le futur, bien que peu défini, résonne plus comme « ma prochaine tranche de vie » que comme le futur en général. Le même futur est visé en t2.2.2.b (« possibilité de trouver des... procédures en moi et de les affiner » -) et en t4.7 (« je veux vivre ça de manière renouvelée »). Cependant mon idée-graine est, d'emblée, associée à un projet qui, au-delà de cette mise en mot, contient une intention d'avenir. On ne sait pas s'il en est de même pour toute idée-graine : par exemple, dans le protocole de Pierre, je n'ai pas repéré de projet par exemple de modifier sa manière de jouer de l'orgue à l'avenir.

#### *Les types de revirement retrouvés*

En t2, à partir du ressouvenir de la discussion avec HB, mon attention se porte sur l'idée-graine et ce revirements évocation fait surgir de celle-ci de nouveaux détails : souvenir d'avoir déjà pris en charge mon développement personnel, sensation de pouvoir « agir sur moi-même ». Ces détails peuvent sembler relativement vagues, mais sont assez justes pour générer de nouvelles formulations à la recherche de la meilleure possible : « Je suis tissé de procédures », « j'ai un tableau de commandes » (t2.2.2.c.). Cette vérification présente de la justesse des mots du juste passé en référence à l'idée-graine constitue un revirement évaluation.

On trouve en t3.6 un revirement résonance : la justesse des mots (notamment une phrase articulant la constellation des formulations déjà produites) est estimée à l'aune de l'idée-graine prise globalement. A cela succède un revirement évaluation par quoi les précédentes

formulations sont jugées justes. Cependant t3.7, par un revirement résonance conclut par une insatisfaction : le « centre » de l'idée-graine continue à se dérober.

Un autre revirement évaluation peut être repéré en t4.7, où s'opère un retour réflexif sur les formulations notées en t1 (« ce qui monte ce n'est pas « je veux revivre ça » c'est « je veux vivre ça de manière renouvelée »).

En t4.8, on trouve successivement un revirement évaluation (« la conjonction, ce n'est pas vraiment le bon terme »...) et un revirement résonance sous forme de confirmation (« la coexistence des deux, ça définit bien »...) du fait que le contact attentionnel avec l'idée-graine est bien établi (« ces modification du corps vécu (...) tout ça que j'éprouve depuis très longtemps et qui se trouvait au centre du travail psycho-corporel »).

En t4.6 et surtout en t4.9, un parfait revirement évocation (qui donne davantage de détails sur le reversement l'un dans l'autre du dedans et du dehors) suivi d'un revirement résonance (« voilà le « ça » ») en t4.10.

Bref, les caractérisations par Pierre des différents types de revirement m'ont semblé tout à fait utilisables pour décrire une bonne partie de mon propre processus de mise en mots. Je n'ai pas cependant poursuivi l'affinement qu'il avait ébauché des sous-catégories de revirement évaluation, ce travail me semblant exiger à lui seul au moins un gros article.

### *Modalités différentes de revirements semblant similaires*

En t1, le revirement permet de comparer par résonance non pas une ipséité sans mots et ses formulations mais deux ipséités sans mots : d'une part le « ça », c'est-à-dire le précipité de la « tranche de vie développement personnel » et, d'autre part, la période actuelle où « ça » manque. Il en est de même en t2.1 où c'est l'ambiance spécifique de la conversation avec HB (et non les mots de cette conversation) qui est comparée à l'ipséité de l'idée-graine et Comme si

éprouvée « même », identique à celle-ci. Et en t2.2.b où se détache, dans un registre plus sensible que réflexif, la différence entre un avant, au temps du « ça », lorsque je ne connaissais pas l'auto-explicitation, et un maintenant où je la connais.

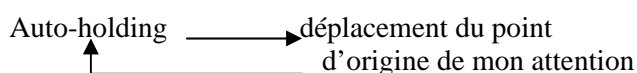
Ce que je remarque c'est que comparer deux ipséités sans mots est, pour moi, beaucoup plus facile et immédiat que de comparer une ipséité sans mots et sa formulation. Je partirai de ce constat pour développer les points suivants.

## III. Commentaires et pistes de recherche

### *1. Revirements et champ attentionnel*

En cours d'analyse, j'ai eu tout à coup l'intuition que si l'idée-graine et ses « avatars » se reliaient si facilement pour moi c'était peut-être parce qu'ils étaient d'emblée co-présents dans mon champ attentionnel, à titre de co-remarqués (cf. Vermersch P., 2002). De ce point de vue, le revirement consisterait, par exemple, à déplacer le rayon attentionnel du présent de la mise en mots (comme thème, avec l'idée-graine à la marge) à l'idée-graine (devenant le thème et renvoyant le présent de la mise en mots à la marge), et ainsi de suite. Cependant, dans d'autres cas, si par exemple l'idée-graine reste très proche du centre du champ attentionnel, celui-ci étant occupé par la mise en mots, est-il bien nécessaire de considérer un déplacement du rayon attentionnel ? On continue à voir la forêt quand on fixe l'arbre ou à entendre l'orchestre lorsqu'on écoute le soliste – ce qu'exprime bien le terme de co-remarqué.

Prenons un cas où deux revirements m'ont semblé co-présents. En t5.3, « le déplacement du point d'origine de mon attention, clair en auto1 n'apparaît pas dans auto2. Mais, après-coup, mon auto-holding, en auto2 me semble associé à un tel déplacement », et cette association découle de la sensation d'avoir déjà fait obscurément ce lien à l'époque condensée dans l'idée-graine.



devenait pour moi crédible de par la *proximité*

*attentionnelle* de l'idée-graine où cela se

trouvait « marquée » quoique jamais encore verbalement dépliée. En d'autres termes, il est envisageable que le revirement vers l'idée-graine et le revirement d'auto1 à auto2 à quoi il donne sens soient simultanés. Finalement, ces deux revirements sont-ils en réalité successifs, avec oscillation de l'un à l'autre trop rapide pour que j'en aie pris conscience, ou bien les deux objets d'attention sont-ils co-présents dans mon champ attentionnel ? Dans le second cas, on pourrait faire l'économie de la notion de revirement. Mais maintenons les deux hypothèses. Quoi qu'il en soit, le rapprochement du modèle de Richir et de celui du champ attentionnel me semblent pouvoir susciter une interrogation croisée, propre à contribuer au gigantisme de ce chantier de recherche.

Pour en revenir à la question de départ « pourquoi l'idée-graine et ses avatars se relie-t-elle si facilement chez moi ? », mon hypothèse est donc qu'ils se relient d'autant plus facilement que l'idée-graine reste proche du centre du champ. Y a-t-il là une habileté apprise à maintenir plusieurs objets d'attention près du centre ? Cette question me conduit à remarquer (sans l'avoir toutefois vraiment documenté) que je peux beaucoup plus facilement conserver près du centre plusieurs « ipsités sans concept » que plusieurs formulations verbales.

## 2. Qui pense sans mots ?

La question d'une configuration des ipsités sans concepts dans le champ attentionnel conduit à requestionner le thème de la « pensée sans mots ».

Quelques exemples. Le philosophe Alexander déclare après sa sortie d'aphasie : « pendant deux mois, j'eus le concept très net d'un certain philosophe grec, mais j'avais oublié son nom » (cité par Laplane D., 1997, p. 28). Le professeur de médecine Lordat décrit une expérience similaire dans ses Mémoires : « quand j'étais seul, éveillé, je m'entretenais tacitement de mes études chéries. Je n'éprouvais aucune gêne dans l'exercice de ma pensée. Accoutumé depuis tant d'années aux travaux de l'enseignement, je me félicitais de pouvoir arranger dans ma tête les propositions principales d'une leçon, et de ne pas trouver de difficulté dans le changement qu'il me plaisait d'introduire dans l'ordre des idées. Le souvenir des faits, des principes, des dogmes, des idées abstraites, était comme dans

*l'état de santé... mais dès qu'on venait me voir, je ressentais mon mal à l'impossibilité où je me trouvais de dire : Bonjour, comment vous portez-vous ? (...) Je sais, d'après mon expérience qu'on peut penser, combiner des choses abstraites, les bien distinguer, sans avoir aucun mot pour les exprimer, et sans y penser le moins du monde »* (pp. 22-23). Passons des aphasiques aux mathématiciens : « Un soir, déclare Poincaré, je pris du café noir, contrairement à mon habitude, je ne pus m'endormir ; les idées surgissaient en foule ; je les sentais comme se heurter, jusqu'à ce que deux d'entre elles s'accrochassent pour ainsi dire pour former une combinaison stable » (p. 84). Ce caractère massivement sensoriel d'une pensée mathématique qu'on soupçonne si souvent d'être au contraire désincarnée est particulièrement souligné par Einstein : « les mots et le langage, écrits ou parlés, ne semble pas jouer le moindre rôle dans le mécanisme de ma pensée. Les entités psychiques qui servent d'éléments à la pensée sont certains signes ou des images plus ou moins claires, qui peuvent « à volonté » être reproduits et combinés (...) Les éléments que je viens de mentionner sont, dans mon cas, de type visuel et parfois moteurs ; les mots ou autres signes conventionnels n'ont à être cherchés avec peine qu'à un stade secondaire » (p. 86).

On peut considérer que les précédents témoignages décrivent l'utilisation, pour penser, d'ipsités sans concept - ou encore de ce que Vermersch nomme les « signifiants internes » (1994, 1996). Cette expression désigne les modes premiers et personnels de représentation du pré-réfléchi. Les signifiants internes constituent une première couche de représentation (à la fois motrice et sensorielle, en tout cas non verbale) ; ils relèvent d'un apparaître qui précède la mise en mots. On peut ainsi mettre en place une autre interrogation croisée entre les notions de signifiant interne et d'ipsité sans concept.

Cette interrogation rejoint également l'hypothèse de Pierre de deux processus à l'œuvre dans la mise en mots de l'idée-graine, « l'un rapide et donnant une sémantique mais pas de mise en mots, l'autre plus lent, très en retard sur le premier et caractérisé par la production d'une mise en mots » (Vermersch, 2005c, p.45). Le premier processus constituerait « un mode d'appréhension original, caractérisé par sa rapidité et son aspect fugitif, capable de recontacter son

*produit mais difficile à stabiliser – un mode produisant des impressions ayant précisément « une ipséité sans concept »*. (p. 46). Il s'agirait de « *deux mécanismes disponibles qui prédominent selon les circonstances (...) Dans de nombreux domaines d'activité et/ou pour des personnes orientées vers la dimension non verbale du monde, l'appréhension de la réponse non verbale a été développée et intégrée à l'adaptation au monde et à soi-même* » (p.46). Si, dans maintes situations, « *nous sommes bien obligés d'aboutir à une formulation en langue, étayée par des concepts, en revanche pour toutes les situations de la vie qui demandent une intervention, une action adaptée, une création, le mode propre de la saisie non-loquace pourrait être le plus adéquat* » (pp.46-47). Il me semble encore que ces deux processus s'articulent également à la distinction de « *deux manières de mettre en œuvre le rappel évocatif (...) Dans le premier cas, l'évocation serait source d'information alors que, dans le second cas, elle serait source d'inspiration* » (p. 44).

De mon point de vue, ces deux processus correspondent aussi à deux ego. La mise en sens est loin d'être le seul fait de l'ego qui parle. L'idée d'une identité plurielle est banale en psychothérapie où elle s'est défaite depuis longtemps de la connotation pathologique qui lui avait d'abord été associée. On retrouve cette idée en psychophénoménologie à travers la notion de co-identité. Elle réapparaît à mon sens dans la récente exploration du sens se faisant lorsque Vermersch note que « *l'idée-graine contenant la totalité du sens et de ses harmoniques dans son mode propre pourrait, avec un peu d'entraînement, devenir réflexivement consciente et intervenir dans le pilotage de l'action et l'appréciation du monde* » (p.46). De quoi est-il ici question si ce n'est d'un ego capable de s'ancrer, sans se retirer du monde, hors du territoire habituel de la conscience de soi ? Si l'on part de la question « qui perçoit ? », il serait en effet bien étonnant que la réponse soit la même suivant que le sujet pense avec des mots ou avec des ipséités sans concept.

Pour aborder cette question des deux ego d'un autre point de vue, partons du renversement sémantique de Piguët. Cette notion, fort utile pour aider à pointer la différence considérable entre l'accueil non loquace d'un vécu et sa saisie langagière, reste cependant centré sur le

vécu visé c'est-à-dire sur une extrémité du rayon attentionnel. On peut aussi se demander quels sont les effets de ce renversement à l'autre bout c'est-à-dire sur celui qui opère le renversement. Dans mon expérience, les effets du renversement sémantique comprennent un saut (un glissement ?) d'un ego à un autre, très éloigné du premier<sup>3</sup>. J'ai expérimenté plusieurs fois un tel saut au cours de cette exploration du sens se faisant, non seulement lors des moments d'auto-explicitation mais ensuite, lorsque je revenais sur ces moments : en l'occurrence, du point de vue de mon « ego hypothético-déductif » se penchant après-coup sur les données produites, certaines d'entre elles apparaissaient tout d'abord peu parlantes, au point que je me suis parfois demandé si ce n'était pas ma seule imagination qui les avait concoctées ; ce n'est qu'en me remettant en position d'accueil non loquace que j'ai pu vérifié qu'il n'en était rien<sup>4</sup>. Mais pour les appréhender, il me fallait redevenir « un autre ». Bref, les modifications de la visées attentionnelle supposent de questionner les modifications de celui qui vise.

### 3. Temps et ipséité

Je me bornerai, à propos des temporalités à quelques commentaires. On admettra que mon idée-graine, que j'ai décrit comme une « teneur d'expérience » ou un « précipité » d'une tranche de vie marquée par une pratique régulière de différentes techniques de développement personnel, a bien sa singularité, son ipséité. Cependant, on remarquera aussitôt que cette ipséité ne correspond pas à une situation spécifiée comme celles qui sont requises en EdE. Elle correspond bien plutôt à une propriété émergente d'une temporalité longue. Il est facile de rendre sensible cette notion : c'est un fait d'expérience courante que selon qu'on pense à aujourd'hui, à cette semaine, à l'année en cours, à l'actuelle tranche de vie ou à son existence entière, « l'impression » ou la « teneur de sens » n'est pas la même. Bien sûr, plusieurs de ces distinctions reprennent les scansions

<sup>3</sup> Le passage de l'un à l'autre suppose d'effectuer un véritable « geste de renversement », que j'ai exploré dans une recherche portant sur le vécu des transitions existentielles (Lesourd, 2004).

<sup>4</sup> On peut ainsi émettre l'hypothèse, à mettre à l'épreuve des différents modèles de la mémoire et d'explorations ultérieures, que chaque ego n'a accès qu'à une partie de la mémoire « globale » du sujet.

socialement établies et ne sont donc peut-être pas les meilleures ; elles suffisent néanmoins à mon propos qui est de souligner que aucune de ces différentes échelles de temps n'est spécifiée et que, pourtant, toutes ont leur ipséité et sont donc, d'un autre point de vue, spécifiques. Quoiqu'elles soient précises en terme d'ipséité, leur localisation temporelle est flottante.

Quelles sont donc les caractéristiques de ces ipséités sans concepts qui désignent, pour le sujet, tel ou tel empan temporel dont il a fait ou dont il fait l'expérience ? Ce sont des signifiants internes du temps vécu. Ipséités comme signifiants internes apparaissent donc comme des signes non verbaux renvoyant à l'une ou l'autre temps vécu. Ils peuvent être rapprochés de ce que j'ai appelé (Lesourd F., 2005) des « représentations sensorielles du temps » ou des « unités sensibles » dont les éléments (perceptifs, sensoriels et autres) étaient en relation d'inhérence réciproque, chacun des éléments appelant pour ainsi dire les autres<sup>5</sup>.

Mais rapprocher n'est pas identifier les niveaux et les points de vue entre eux : les « unités sensibles » se rapprochent plus de la « constellation » d'éprouvés liés à l'idée-graine, celle-ci pouvant être considérée comme l'ensemble des éléments enracinés dans l'ipséité de l'idée-graine, laquelle devient alors comme le « principe » qui fait tenir ces éléments ensemble. Par ailleurs, la qualité de signifiant interne de l'idée-graine met l'accent sur ma possibilité de penser avec et d'opérer sur elle.

J'ajouterai que si c'est le deuxième ego qui vise les ipséités, c'est aussi lui qui permet de se représenter les plus facilement le temps. On pense le temps long plus facilement par « pensée d'ipséité ». Un possible indicateur de la prévalence de cette « pensée d'ipséité » pour appréhender le temps vécu est, a contrario, la pauvreté du vocabulaire pour décrire celui-ci. Alors que les Inuits disposent d'environ 40 mots pour désigner la neige, nous qui vivons dans un environnement temporel de plus en

plus prégnant et complexe ne disposons que d'un vocabulaire très pauvre pour discriminer nos expériences temporelles. Ce qui suggère qu'elles sont discriminées par des moyens non verbaux. Cela conduit à deux positions qui ne sont pas nécessairement contradictoires : favoriser la réflexivité de l'ego qui pense en ipséités sans concept ; passer au contraire à une approche post-augustinienne des temps en cessant de nous convaincre à la suite du philosophe que ceux-ci sont par nature indicibles.

### *A suivre*

Il est clair que l'analyse de mon protocole n'est qu'ébauchée. D'autres points de comparaison avec celle de Vermersch n'ont pu être dégagés dans la mesure où je n'ai abordé ni la question de la continuité des étapes de l'élaboration du sens, ni celle des différents modes d'élaboration du sens. En outre, ce que ces explorations du sens se faisant interrogent de mon modèle des transformations existentielles, sont restées en suspens comme autant d'idées-graines. Sans parler de la mise au travail de la question des « deux ego » qui pourrait se faire à partir notamment de la réduction égoïque (Vermersch, 2001)...

***Pour finir sur une remarque technique, je rejoins Pierre quant à l'importance du fait de porter attention à la façon dont on se demande à soi-même. J'ai été en l'occurrence fort surpris des effets de me demander « si tu en es d'accord » au cours de mes temps d'auto-explicitation. Je croyais que, de moi à moi, mon « toucher attentionnel » étant suffisamment délicat, ces précautions verbales étaient superflues. Or j'ai dû noter que je répondais plus sereinement à mes propres questions lorsqu'elles reprenaient les éléments du contrat de communication élaborés pour l'EdE classique. Il y a là une voie de recherche extrêmement riche et que je n'ai pas pu développer. Elle peut s'articuler aussi avec la thématique des co-identités : lorsque je me questionnais, j'ai quelquefois ressenti comme la présence d'équivalents intérieurs de co-chercheurs qui, s'ils n'intervenaient pas directement,***

<sup>5</sup> J'ai donné (Lesourd F., 2005) l'exemple d'un tel « mélange » d'éléments alors que je visitais la maison que ma compagne et moi allions acheter : les matériaux naturels imparfaits, la lumière du soleil, l'abondance d'espace et de temps libres se conjuguèrent pour me signifier, en relation avec différents aspects de ma biographie et de mon projet de vie, que j'entrais dans une nouvelle tranche de vie.

*influaient sur la relation duelle intérieure, notamment en « s'approchant » ou en « s'éloignant ».*

### *Bibliographie*

Laplane Dominique (1997), *La pensée d'outre-mots*, Paris, Synthelabo

Lesourd Francis (2004), *Les moments privilégiés en formation existentielle. Contribution multiréférentielle à la recherche sur les temporalités éducatives chez les adultes en transformation dans les situations liminaires*, Université Paris VIII, Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, Paris.

Lesourd Francis (2005), « Explorations psychanalytiques et psychophénoménologiques de la notion d'enveloppe temporelle en formation d'adultes », *Expliciter* n° 60

Richir Marc (1992), *Méditation phénoménologique*, Grenoble, Million

Vermersch Pierre (1994), *L'entretien d'explicitation*, Paris, ESF.

Vermersch Pierre (1996), « Problèmes de validation des analyses psychophénoménologiques », *Expliciter*, n°14.

Vermersch Pierre (2001), « Psychophénoménologie de la réduction », *Expliciter* n°42.

Vermersch Pierre (2002), « La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théoriques », *Expliciter*, n°43.

Vermersch Pierre (2005a), « Présentation commentée de la phénoménologie du "sens se faisant" à partir des travaux de Marc Richir », *Expliciter* n° 60

Vermersch Pierre (2005b), « Tentative d'approche expérientielle du "sens se faisant" », *Expliciter* n° 60

Vermersch Pierre (2005c), « Approche psychophénoménologique d'un « sens se faisant ». II Analyse du processus en référence à Marc Richir », *Expliciter* n° 61

Vermersch Pierre (2005d), « Eléments pour une méthode de « dessin du vécu » en psychophénoménologie », *Expliciter* n°62



# *Explicitation des pratiques, réflexivité, construction identitaire.*

*Nadine Faingold*

IUFM Versailles ; CRF, CNAM  
faingold@club-internet.fr

Mots-clés : entretien d'explicitation, analyse des pratiques, prise de conscience, identité professionnelle, réflexivité

---

## *Résumé*

*Cette communication a pour objet de présenter et d'illustrer deux modalités successives de retour réflexif : le réfléchissement et la réflexion, et de montrer les incidences praxéologiques que pourrait avoir cette distinction dans le champ de la formation, particulièrement en ce qui concerne les dispositifs d'analyse de pratiques professionnelles*

Les temps d'analyse des pratiques sont des temps de formation qui vont dans le sens d'une appropriation des savoirs professionnels et d'une construction identitaire à condition

- d'une part de favoriser des dispositifs et des méthodologies d'aide à la prise de conscience
- d'autre part de ménager des espaces de réflexivité a posteriori permettant un travail d'élaboration à partir de la réécoute ou de la relecture de verbalisations recueillies, enregistrées et transcrites.

En effet, si on se réfère à la théorie piagétienne de la prise de conscience, et à l'approfondissement que représente l'approche de Pierre Vermersch dans la présentation qu'il en fait, on peut distinguer dans le processus réflexif une phase de **réfléchissement** qui permet au sujet de recontacter son vécu subjectif et d'en effectuer une première mise en mots descriptive, et une phase de **réflexion**, c'est à dire un travail de retour plus distancé sur les éléments déjà conscientisés.

Le processus de **réfléchissement** permet de retrouver le moment évoqué sous

formes de représentations non-encore verbalisées (réminiscences sensorielles, mentales, cognitives), puis de le mettre en mots c'est à dire d'explicitier l'implicite. Cette forme de description de ce qui réapparaît à la conscience constitue un renversement sémantique : l'expérience revient sous forme de ressouvenir avant même que des mots puissent l'exprimer. Nous sommes ici sur un autre registre que celui des réponses habituelles qui restituent souvent le souvenir sous forme de commentaires structurés par des catégories pré-existantes. L'entretien d'explicitation est une approche privilégiée d'aide au réfléchissement de l'activité d'un sujet engagé dans une action singulière. Cette mise au jour des éléments implicites des savoirs cachés de la pratique professionnelle par l'explicitation de moments spécifiés correspond à une première étape de la prise de conscience.

Le second palier de retour d'un sujet sur sa pratique correspond à un processus de **réflexion** s'opérant sur les données recueillies en explicitation, et rend possible la formulation de savoirs professionnels, de valeurs et d'enjeux relevant de l'identité professionnelle. Ce méta-niveau de réflexivité génère de nouvelles prises de conscience, mais aussi la découverte d'invariants et permet une conceptualisation et

une formalisation de l'activité professionnelle.

## 1. L'entretien d'explicitation, une aide au réfléchissement provoqué

Dans une perspective de formation, nous avons donc fait le choix de l'explicitation (Vermersch, 1994) comme démarche privilégiée d'accompagnement de l'acquisition des compétences et de la construction de l'identité professionnelle. L'aide à la verbalisation des pratiques vise à obtenir une parole descriptive au plus près du vécu, se distinguant clairement des justifications, rationalisations, et autres discours attendus ou conformes à l'institution.

Le but est de travailler à partir de l'analyse de la singularité de l'action de chaque sujet en formation, engagé dans un contexte particulier. En permettant au sujet de se resituer dans l'évocation du moment exploré par un appel à la mémoire concrète, l'entretien d'explicitation (EdE) rend possible la réémergence d'éléments qui ne sont pas immédiatement accessibles et permet ainsi l'accès à des prises de conscience fortes quant aux éléments implicites de la pratique professionnelle.

Ce qui est en question ici est donc bien la **qualité des verbalisations** recueillies en analyse de pratique.

En EdE la première exigence consiste à identifier et à distinguer deux modes de verbalisation :

- la position de parole habituelle où le sujet est tourné vers l'autre dans une intention de communication (conversation, récit, dialogue, explication, justification, commentaire). Dans ce cas, le sujet communique des représentations déjà construites, souvent avec des formulations généralisantes (voire sous forme de généralités avec des marqueurs linguistiques repérables comme « il faut », ou l'utilisation de la seconde ou de la troisième personne), sous la forme d'un discours rationalisé déjà plus ou moins élaboré.

- et la position de parole incarnée ou position d'évocation, parole en première personne où le sujet est d'abord tourné vers lui-même pour

faire émerger pas à pas les éléments pré-réfléchis (c'est à dire non encore conscientisés) de son expérience.

L'EdE crée précisément les conditions d'une rupture avec le mode de verbalisation habituel des stagiaires lors d'entretiens, en induisant un ralentissement de la parole et une posture de disponibilité intérieure permettant au ressouvenir de l'enchaînement des micro-prises d'information et des micro-prises de décision en situation, de se frayer un chemin vers la conscience. Le sujet quitte l'interlocution pour accepter de se tourner vers sa propre intériorité et d'être guidé vers la mise en mot de ce qui lui apparaît à nouveau du moment évoqué, et pour découvrir, au sens fort du terme, ce qui se joue réellement dans la complexité de sa pratique.

## 2. Une réflexion en différé permettant de revenir sur les premières prises de conscience

L'identification des savoirs professionnels en construction « incorporés dans l'agir professionnel » d'un débutant suppose un travail d'abstraction, de généralisation et de formalisation à partir de l'explicitation des savoirs d'action impliqués dans différentes situations professionnelles, soit pour plusieurs sujets se formant à un même métier, soit pour un même sujet dans différents contextes. L'étude de cas que nous allons présenter illustre ce second versant de la professionnalisation.

Anne est en année de formation pour devenir enseignante spécialisée chargée de l'aide pédagogique auprès d'enfants en difficulté.

### 2.1. Première situation comportant deux paliers de réflexivité

Lors d'une séance d'analyse de pratiques, je mène un entretien d'explicitation avec Anne sur un moment dans sa classe d'adaptation qu'elle a vécu comme un moment de réussite, parce qu'elle réussit à surmonter une situation difficile d'agitation des élèves, qu'elle présente ainsi : « C'est un moment de classe, un moment de regroupement, qui a été très long mais où j'ai tenu mon objectif final et où j'ai décidé d'aller jusqu'au bout. Donc j'ai réussi à

ramener l'attention, c'était difficile à gérer, mais je tenais vraiment à finir, et j'ai réussi à arriver au bout, je suis super heureuse d'avoir tenu cet objectif. »



### 2.1.1. Premier palier de réflexivité : REFLECHISSEMENT (prise de conscience et mise en mots)

35. *Je te proposerais bien de prendre le temps de retrouver le moment dans ta classe, où c'est très difficile... Si tu te places un peu avant ce moment...*

36. Je suis devant le tableau, parce que je me sers du tableau, il y a des affiches accrochées au tableau, sur lesquelles j'ai écrit, il y a les enfants installés autour de moi, je sens que c'est trop long, ils se lèvent, ils bougent, ils se coupent la parole, mais pourtant je veux vraiment y arriver.

37. *Tu veux vraiment y arriver, c'est trop long, ils bougent, mais tu veux vraiment y arriver, donc qu'est-ce que tu fais ?*

38. Moi j'ai chaud, moi aussi je suis fatiguée, mais vraiment il n'y a pas de secret, je veux aller jusqu'au bout. Et j'ai cette impression, depuis le début, je suis dedans,

j'avance, je suis avec les enfants, je renvoie, j'entends tous les enfants, je suis en train de parler avec un mais il y en a un autre qui me parle, il y a un enfant qui me parle mais il y en a plein d'autres qui me parlent en même temps, donc je ne veux rien rater, j'essaie de tout gérer.

39. *Et qu'est-ce qui se passe là ? Tu essaies de tout gérer...*

40. J'ai chaud, c'est difficile, et je me dis je veux y arriver, mais il ne faut pas se laisser emporter par cette effervescence, il faut refaire tomber la pression, et je crois que c'est ça, et pour moi et pour les enfants, je sens que là ça monte, et moi et l'ensemble du groupe, et je sens que là on est dans notre petite bulle, c'est la soupape.

41. *Donc pour faire retomber la pression comment tu vas t'y prendre ? Quand tu dis c'est la soupape ça va être quoi ?*

42. C'est ouvrir, cette idée de bulle, parce que moi je me vois physiquement penchée, penchée par dessus les enfants, avec un peu ce côté-là, et de dire il faut ouvrir quelque chose, donc il faut ouvrir c'est aussi physiquement moi me relever.

43. *Donc qu'est-ce que tu fais concrètement ? Il y a la bulle, tu sens qu'il faut ouvrir...*

44. Eh bien je me relève effectivement, physiquement je me relève, et donc ça emmène mon regard à un autre niveau que celui des élèves, je regarde le fond de ma classe, il y a un papyrus au fond de la classe, en plus il est énorme, donc ça fait un peu comme si tu partais en forêt, et je regarde au fond de la classe, donc je respire en même temps parce que le fait de me relever ça libère quelque chose au niveau de la respiration.

45. *Donc tu as le regard-là, il y a le papyrus, tu respirez, est-ce qu'il se passe autre chose ? Juste dans ce moment-là, tu restes juste-là...*

46. Je reprends de l'énergie en fait, j'ai toujours cette idée qui est là de je veux y arriver, de toute façon je vais arriver jusqu'au bout.

47. *Donc tu as cette idée qui est là, je veux arriver jusqu'au bout, et comment tu fais pour reprendre de l'énergie ? Tu t'es relevée, tu respirez, tu as cette idée qui est là, comment tu fais pour reprendre de l'énergie ?*

48. Eh bien le fait de prendre ce recul et de se dire... Je les vois...

49. *Tu les vois...*

50. Oui, c'est un peu : bon on va repartir, j'ai pu respirer, j'ai pu sortir de cette situation-là, on va changer de rythme, on va repartir...

51. *Et quand tu dis bon on va repartir, qu'est-ce qui se passe ?*

52. J'ai moins chaud, je suis plus calme, et je vais pouvoir essayer aussi de le refaire passer, **j'ai pu prendre une respiration** et puis après refaire tomber...

53. *Le refaire passer ça veut dire quoi ?*

54. J'ai vraiment cette impression après de m'y remettre et de dire « bon allez, on se calme, on se rassoit, on s'écoute. »

55. *Mais refaire passer quoi ?*

56. Ce calme, aux élèves.

A ce stade, j'ai le sentiment qu'Anne a réellement pris conscience de ce qu'elle a mis en œuvre pour mener à bien sa séquence.

2.1.2. Second palier de réflexivité – Un an plus tard – REFLEXION : Retour sur des éléments déjà conscientisés. Passage à l'énonciation d'un savoir d'action

Un an plus tard, je retrouve Anne lors d'un entretien duel d'accompagnement de la première année de pratique en tant qu'enseignante spécialisée. Elle fait alors allusion à la séance d'analyse de pratiques qui vient d'être évoquée, mettant en évidence le fait que la verbalisation du savoir d'action n'a pas suffi à installer une appropriation stable :

« Récemment j'ai eu envie de réentendre cet enregistrement de séance d'analyse de pratiques. C'était après une séance où je me disais que je m'étais laissée embarquer dans l'effervescence générale, que je m'étais laissée emporter et que je n'avais pas su à un moment prendre du recul, j'avais senti l'énervement me gagner, et ça, ça ne m'allait pas. En même temps je ne le vivais pas comme quelque chose de dramatique mais je me disais c'est incroyable, tu n'as pas pu prendre de la distance et donc j'ai voulu retrouver ce moment en analyse de pratiques où j'avais fait le choix d'explicitier un moment où je m'étais sentie en réussite un moment où je disais que c'était l'effervescence mais où j'avais été capable de me ressaisir, de gérer et d'aller jusqu'au bout. Et c'était important de me

dire « je sais que je l'ai fait une fois, cette fois-là ». et de pouvoir réécouter la cassette. Et c'est vrai que ça été très intéressant de réécouter, je voulais entendre mes mots. et vraiment c'est ce petit bout-là que j'ai recherché et que j'ai juste écouté... »

Je propose de l'aider à formaliser ce savoir d'action qu'elle a déjà su mettre en place, mais qui n'est apparemment pas suffisamment intégré pour être mobilisable à chaque fois que nécessaire...

- *Et donc qu'est-ce qui s'est passé quand tu l'as réécouté ?*

- En fait j'ai cherché sur la cassette puisque je voulais réellement entendre les mots, et je me rendais compte en fait que l'intérêt c'était de me dire que dans cette cassette je savais qu'il y avait un moment où j'avais su faire, que pourtant c'était hyper dur à gérer, mais que j'avais su faire, et de me dire là, voilà, tu as su faire, donc tu saurais le refaire à un autre moment. Et dès que je l'ai écoutée, je me suis rendue compte que je m'en souvenais bien en fait, et que ce qui était important pour moi c'était vraiment cette idée de ne pas être trop tête baissée, la tête dans le guidon, et puis d'avoir cette capacité à certains moments, même si c'est complètement dans le feu de l'action, de sortir de cette situation, de dire stop, j'essaie de prendre un peu de recul, de voir la situation, de regarder les choses quelques instants et de dire ça y est, là je ramène tout le monde, je sais que je veux aller là, donc on va se recentrer, et puis hop replonger dedans.

*Je sollicite une description plus précise de la situation et de la stratégie :*

L'important, c'était mon regard... J'étais dans la situation tête baissée avec les enfants, ... je suis dedans, je suis enfermée, pas enfermée mais il y a moins d'air, parce qu'en même temps j'ai chaud, et puis à un moment je relève la tête et je regarde loin au fond de la classe, je sors du petit cadre, du cercle avec les enfants, et je regarde loin, je lève la tête et je prends du recul au niveau du regard et je respire. Je respire, et en même temps je me dis que je me suis fixée un objectif, que je veux vraiment y arriver.

**Je demande à Anne de résumer, et elle**

énonce alors ainsi son savoir d'action :

*«Donc dans les moments d'effervescence où tu te sens complètement noyée, où tu n'arrives plus à gérer le groupe, où c'est bruyant, désordonné : prendre du recul, se dire là il faut que je respire un grand coup, il faut que je prenne du recul, que je voie la situation de plus haut, faire un point très rapide sur là où je veux aller et puis hop je me motive et je m'y remets...C'est ce qui me permet vraiment de tenir la situation et d'aller là où je veux aller... Prendre du recul et voir la situation de plus haut. »*



Il y a donc eu pour Anne lors de la séance d'analyse de pratiques une première prise de conscience de ce qu'elle a su mettre en place, mais pas une appropriation suffisante pour qu'elle puisse consciemment mobiliser cette ressource dans la situation similaire où elle se laisse déborder. Les débutants mettent ainsi en œuvre de manière instable des compétences qui ne sont pas encore installées et que la formation doit contribuer à renforcer et à rendre « consciemment mobilisables et utilisables dans l'action » (Legault, 2004). On peut penser que le second retour réflexif, d'une part au plan de la réécoute de la cassette puis en entretien duel d'accompagnement permet une formulation condensée du savoir-faire qui le rendra transférable dans

une situation professionnelle analogue à venir. On a là une belle illustration de ce que Maurice Legault a désigné par « la place du futur dans l'analyse au présent d'une situation passée ».

## 2.2. Seconde situation comportant deux paliers de réflexivité

En vue d'une séance de vidéo-formation, Anne revisionne différents moments enregistrés de sa pratique en stage pour en choisir un qu'elle présentera au groupe à des fins d'analyse. Elle visionne donc un extrait de séquence vidéo où elle est avec un petit groupe d'élèves. Des observateurs sont présents au fond de la salle (sa co-stagiaire, le maître d'accueil, la formatrice) et elle se découvre quittant fréquemment les enfants des yeux pour croiser le regard des adultes présents. Elle en ressent une gêne, se demandant si c'est là une preuve d'inattention vis à vis des élèves, du fait qu'elle n'arrive pas à s'abstraire de ce qu'il y a autour.. Elle craint aussi d'être interpellée sur ce point si elle présente cette séquence vidéo au groupe.

Elle choisit de me parler de sa perplexité lors d'un entretien duel d'accompagnement du parcours de formation.

« Est-ce que c'est un défaut de concentration, est-ce qu'à ce moment-là je ne suis effectivement que de manière très superficielle avec les enfants avec une part de moi complètement en attente de ce qui se passe chez les observateurs, ou est-ce que je ne suis pas quand même complètement à ce que je fais et entièrement concentrée d'une certaine manière, en intégrant le fait que d'autres personnes sont présentes ? »

### 2.2.1. Premier palier de réflexivité – réfléchissement

Je l'accompagne alors dans un processus de réfléchissement par un bref temps d'évocation de la séquence qui a été enregistrée, à un moment où son regard se lève pour croiser celui des observateurs :

« Même quand je lève les yeux, en même temps j'entends les enfants, et je vois bien que je sens plein de choses, y compris à la limite très imperceptibles ... Par exemple, là, je reviens quand même à Alex, mais Lola parle plus, plus fort ., et montre plus aussi à ce

moment-là qu'elle veut prendre la parole, et j'entends bien tout le monde. Après, il y a des moments de parole superposés, mais bien que ça soit superposé je sais que Lola a parlé d'abord, lui en second, donc j'en mets un en attente, « on écoute Lola », mais à ce moment-là en même temps Alex est en train de me toucher le bras, et donc je prends ça en compte. Mais il faut aussi quelque part que je le mette aussi en attente, en même temps je lui fais la même chose en disant oui je t'ai entendu... Et donc je sais qu'effectivement je suis bien complètement dedans... ça me rassure. Un changement de geste ou un début de mot, je le perçois, je l'entends, donc c'est bien aussi la preuve que je ne suis pas complètement partagée entre prendre un peu de ce qui se passe avec les enfants et le reste, les moments où je lève les yeux vers les observateurs. J'ai quand même un bon niveau de concentration, j'ai une perception de ce qui se passe dans la proximité autour de moi. En même temps, je suis incapable, parce que je fonctionne comme ça, de nier qu'il y a d'autres personnes, d'oublier qu'elles sont là, qu'elles ont un avis, des sentiments, et donc de les prendre en compte. »

Il y a donc là une première prise de conscience rassurante : elle retrouve ses prises d'information sur les élèves, donc elle n'est pas inattentive...

### **2.2.2. Second palier de réflexivité – Un mois plus tard**

#### **Réflexion - Conceptualisation**

L'évocation en analyse de pratiques de cette prise de conscience, après que le document vidéo ait été travaillé en groupe, va permettre à Anne d'aller plus loin, et de comprendre que ces moments où elle lève le regard vers les formateurs sont des temps où à la fois elle reste totalement présente aux enfants mais où simultanément elle prend une distance lui permettant de réguler son intervention.

« Or en fait je me rends compte aussi dans ces moments où je décroche un peu, c'est des moments où je vais aller voir... croiser le regard de quelqu'un d'autre, mais que ça correspond avec moi à un moment à l'intérieur où aussi des fois je prends effectivement... c'est un moment de distance. Il vient de se passer ça et donc moi je suis en train de me dire : bon alors il

vient de se passer ça, c'est bien, tu en es là, tu vas là et **à ce moment-là, comme je suis moins dans l'action mais plus dans un petit moment de réflexion, mon regard se lève et puis je croise à ce moment-là le regard.** »

- *Et ça a quelle fonction, quel sens quand tu lèves les yeux et que tu ?*

- **De changer de plan en fait. (geste de la main horizontale, du bas vers le haut)**

- *De changer de plan. Et donc, tu passes de quel plan à quel plan ? (reprise du geste)*

- **Le plan d'action, plonger dedans, (main en bas) et le plan... (main en haut) on relève, on prend un peu de hauteur, je relève le regard et la réflexion.**

- *Et là, quel est le statut de l'autre dans ce niveau de la réflexion ?*

- Comme il ne fait pas, il doit être lui plus tout le temps dans la réflexion, il n'est pas en train d'agir. Donc lui il est à ce niveau-là aussi, et voir si ma réflexion prend des choses de sa réflexion. Et je crois que ça va aussi avec la prise de conscience **d'être vraiment en formation...**

On a là une magnifique illustration de l'intégration d'une posture réflexive en cours d'action, et du rôle du regard du formateur dans le processus de professionnalisation. Mais au delà du plan des savoir-faire, c'est bien de la construction de l'identité professionnelle de l'enseignant en tant que praticien réflexif qu'il s'agit. Voici en effet ce que formule Anne une fois qu'elle a retrouvé la vérité de son vécu au moment où son regard quitte les enfants pour croiser celui des formateurs : « A ce moment là, moi je suis rassurée parce que j'ai l'impression d'être moi-même, c'est-à-dire avec moi-même et avec les enfants à ce que je suis... Je prends en compte les observateurs, mais ça ne m'empêche pas d'être toute à ce que je fais... Quand il y a quelqu'un d'autre, je suis comme je suis. »

Si l'on souligne les analogies entre les deux exemples qui viennent d'être développés, en particulier le sens du regard qui se lève, on peut voir se dessiner la construction d'une compétence essentielle, celle de la réflexion en cours d'action, qui se joue ici sur les trois registres du rapport

à autrui (intégrer le point de vue du formateur), de l'espace (prendre du recul, de la distance, voir de haut...), et du temps (repenser en différé les situations ayant déjà fait l'objet d'une analyse). Il s'agit bien de variations sur un même thème : être capable de prendre du recul et d'intégrer la réflexion à l'action – thème qui est ici à l'intersection de la compétence et de l'identité : devenir un praticien réflexif. Le geste qui montre le passage de l'action (main horizontale au niveau de la taille) à la réflexion (main horizontale au niveau du regard) est une « métaphore-ressource » (Legault, 2004) qui condense ici le plan du savoir faire et le plan identitaire.

### Conclusion

Cette étude de cas tend à montrer que les prises de conscience qui s'opèrent grâce à un processus de réfléchissement lors d'entretiens de formation ou de séances d'analyse de pratiques, ne sont souvent l'objet d'une réelle appropriation par les praticiens débutants que si elles donnent lieu à un second temps de réflexion en différé, temps qui peut prendre différentes formes (réécoute ou relecture d'enregistrements, relecture de transcriptions ou d'écrits professionnels, explicitation du vécu du premier temps de retour réflexif)...Ce constat invite à concevoir en formation des dispositifs d'analyse de pratiques comportant de façon plus systématique deux paliers de réflexivité.

### Indications bibliographiques

- Altet M., Paquay L. Perrenoud P. (2002). *Formateurs d'enseignants : quelle professionnalisation ?* Bruxelles : De Boeck.
- Barbier J.M. (1996). *Savoirs théoriques et savoirs d'action*. Paris : PUF.
- Barbier, J.M. et Galatanu, O. (éd., 2004). *Les savoirs d'action : une mise en mot des compétences ?* Paris : L'Harmattan, collection Action et Savoir.
- Dupuis P.-A. 2002. *Anthropologie temporelle des parcours singuliers en éducation et en formation*. Note de synthèse sur les travaux de recherche. Université Nancy 2. [www.expliciter.net](http://www.expliciter.net)
- Faingold N. 1996. « Du stagiaire à l'expert : construire les compétences professionnelles ». *Dans : PAQUAY L. et al., Former des enseignants professionnels*. Bruxelles, De Boeck, pp.137-152.
- Faingold N. 1997. « Contre-exemple et recadrage en analyse de pratiques ». *Dans : Vermersch P. et Maurel M. Pratiques de l'entretien d'explicitation*. Paris, ESF, pp. 187-214.
- Faingold N. 1998. « De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle ». *Explicititer* n° 26, pp.17-20. [www.expliciter.net](http://www.expliciter.net)
- Faingold N. 1999. « Chercher dans son expérience comment comprendre le vécu subjectif de l'autre ». *Spirale* n° 24 : *L'approche biographique en formation d'enseignants*, pp. 129-145.
- Faingold N. 2001. « Entretien avec L. Paquay et R. Sirota », *Recherche et formation* n° 36, *Le praticien réflexif*. Paris, INRP..
- Faingold N. 2002a. « Formateurs-tuteurs : quelles pratiques ? quelle identité professionnelle ? ». *Dans : Altet M., Paquay L., Perrenoud P., Formateurs d'enseignants : quelle professionnalisation ?* Bruxelles, De Boeck, pp. : 193-218.
- Faingold N. 2002b. « De moment en moment, le décryptage du sens ». *Explicititer* n°42, pp. 40-48. [www.expliciter.net](http://www.expliciter.net)
- Faingold N. 2002c. « Situations-problème, situations-ressource en analyse de pratiques. » *Explicititer* n° 45. [www.expliciter.net](http://www.expliciter.net)
- Faingold N. 2004. *Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires, Education Permanente* n° 160.
- Legault M. (2004a). La symbolique en analyse de pratique- La place du futur dans l'analyse au présent d'une situation passée. *Explicititer* n°55. [www.expliciter.net](http://www.expliciter.net)
- Legault M. (2004b). La symbolique en analyse de pratique – Modélisation des étapes du retour vers un vécu singulier. *Explicititer* n° 57. [www.expliciter.net](http://www.expliciter.net)
- Perrenoud P.(2001). *Développer la pratique réflexive dans le métier d'enseignant*. Paris : ESF.
- Schon D.A. (1994). *Le praticien réflexif*. Montréal : Editions Logiques.

Vermersch P. 1994. *L'entretien d'explicitation*. Paris, ESF.

Vermersch P. et Maurel M. 1997. *Pratiques de l'entretien d'explicitation*. Paris, ESF.

Vermersch P. 2000a. « Conscience directe et conscience réfléchie ». *Intellectica* 2 (31). pp. 269-311

Vermersch P. 2000b. « Approche du singulier ». Dans : *L'analyse de la singularité de l'action*. Séminaire du Centre de Recherche sur la Formation du C.N.A.M. Paris, PUF, pp. 239-256.

Vermersch P. 2003. Des origines de l'entretien d'explicitation aux questions transversales à tout recueil de verbalisations a posteriori. *Expliciter* n° 50. [www.expliciter.net](http://www.expliciter.net)



# Signification du « sens expérientiel », en lisant Laszlo Tengelyi

Pierre Vermersch

CNRS, GREX

Dans de nombreuses discussions au séminaire de recherche du GREX, comme à l'université d'été à Saint Eble, nous avons souvent échangé sur l'émergence « de niveaux de sens », sur l'existence de "multiples couches de sens", sur le "décryptage de sens" et plus récemment du « sens se faisant », le tout avec un certain embarras quant à la définition exacte du mot « sens », en particulier dans son opposition au terme « signification », mais pas seulement. Je saisi là une opportunité de lecture pour essayer de faire avancer la clarification de l'usage du mot sens, avec l'appui de la phénoménologie qui rencontre et a déjà rencontré le problème. Cependant je ne suis pas convaincu que la réponse ou toute la réponse soit contenue dans les éléments que je vais résumer, ce que j'espère, c'est que cela ouvrira des discussions fondées sur des arguments plus précis.

Le philosophe phénoménologue d'origine hongroise Laszlo Tengelyi a publié un livre en allemand en 1998<sup>6</sup> qui a récemment été traduit en français : « L'histoire d'une vie et sa région sauvage » (Tengelyi 2005), dans lequel il cherche précisément à clarifier le concept de sens. Dans la première partie de son livre intitulée « Le sens expérientiel<sup>7</sup> dans l'histoire d'une vie », il entame sa présentation ainsi :

<sup>6</sup> Il semble que sa publication originale datant de 1998 a pour conséquence qu'il ne connaît que partiellement l'œuvre de Richir, qu'il cite pourtant, mais de façon assez limitée. Ce qui fait que la mise en relation que l'on ne peut qu'être tenté de faire avec les derniers livres de Richir n'est pas mentionnée dans le livre.

<sup>7</sup> Je reproduis l'orthographe du traducteur, nous écrivons habituellement « expérientiel » pour tout ce qui se rapporte au fait de « faire l'expérience de » par opposition à expérimental (construire une expérience au sens de la méthode expérimentale), et par opposition surtout à l'approche signitive, c'est-à-dire penser une chose plutôt que l'expérier, ou encore raconter quelque chose sans se rapporter vraiment au vécu passé.

p 35 « Lors de la discussion précédente<sup>8</sup> consacrée à la relation entre l'histoire d'une vie et l'identité de soi-même, un rôle crucial a été attribué au concept de sens. Nous avons fait un usage abondant de termes tels que donation de sens, formation de sens spontanée, et fixation de sens rétroactive. Une signification inhabituellement large a été attribuée au mot « sens » dans toutes ces expressions. Comment cet usage étendu du mot peut-il être justifié ? ».

Et sa tentative m'a paru suffisamment éclairante pour avoir envie de partager avec vous le résultat de ses réflexions. J'espère que cela permettra d'aller un peu plus loin dans l'acception du mot « sens » que nous pouvons partager ou non (mais alors pour des raisons précises) dans nos discussions. De plus, on retrouvera partiellement avec cet auteur les questions soulevées par la lecture de Richir et "l'aventure du sens se faisant" en liaison avec le rôle révélateur, que peut jouer la mise en mots de l'expérience vécue telle que nous cherchons à la pratiquer dans la position de parole incarnée propre à l'explicitation et à toutes les démarches visant à décrire l'expérience au plus proche de ce qu'elle a été. (Vermersch 2005; Vermersch 2005).

« Pour trouver une réponse à cette question, il convient d'étudier la relation entre sens (extra linguistique) et signification (linguistique) dans la phénoménologie. On montrera que cette relation pose le problème plus général de la connexion entre expérience et expression et on défendra l'hypothèse que toute expérience vécue est en rapport avec l'émergence spontanée d'un sens dépossédé<sup>9</sup>, tandis que

<sup>8</sup> Il fait référence au "Prélude" introductif dans son livre, intitulé : "L'histoire d'une vie et l'identité de soi-même".

<sup>9</sup> « Sens dépossédé » semble vouloir dire plutôt « non

*l'expression conceptuelle et linguistique de cette expérience est nécessairement fondée sur une fixation de sens rétroactive p35. »*

Le premier point fondamental est que le concept de « sens » puisse être étendu au-delà de la dimension langagière. (p35) Et en se référant aux propos d'Husserl, le terme de sens peut s'étendre à toutes les expériences intentionnelles. De ce fait nous échappons à l'opposition sens/signification au sein de la linguistique pour laquelle la signification est la partie stabilisée définie par le dictionnaire, le sens étant ce que chaque locuteur ajuste de cette signification pour la comprendre à sa manière, pour exprimer à travers le langage des choses qui ne sont que partiellement recoupé par les significations. Ici on va utiliser la notion de sens directement en référence à l'expérience vécue, ouvrant au sens ante prédictif (sens qui est présent en deçà du langage), à un sens qui précède tout jugement et qui relève directement de l'expérience vécue (au passage, nous voici revenu à la nécessité du "renversement sémantique" (Piguet 1975).

*« C'est pourquoi il n'est pas étonnant de voir que la notion phénoménologique du sens est souvent considérée comme suspecte, (...). Il est néanmoins incontestable que, dans le langage quotidien, le terme de sens s'applique tout aussi bien à des gestes, des actions, des perceptions, des suites d'événements, voire à des arrangements d'êtres du monde, qu'à des expressions linguistiques. (p36) »*

La justification de l'auteur est faible, c'est un peu la limite de son travail qu'il établit ce qu'il dit de manière peu convaincante. Ici, il s'agit d'une pétition de principe : « il est néanmoins incontestable ... ». En fait, selon nos critères, jamais il ne va faire référence à une expérience en première personne (donc,

---

possédé » par la conscienceR, un sens qui se fait « dans le dos de la conscience (réflexive) ». Donc « l'émergence spontanée d'un sens dépossédé » voudrait dire qu'à partir de l'expérience des sens présents de manière non réflexive dans l'expérience viennent spontanément au jour de la conscience réflexive (conscienceR) J'introduis ici une nouvelle notation pour marquer la différence entre conscience réfléchie (conscience R), conscience directe ou pré réfléchie (conscienceD) de façon à ne jamais utiliser le mot "conscience" sans en spécifier le niveau. Il faudrait y rajouter au-delà, la conscience sur réflexive (conscienceS) et ce qui est en deçà de la saisie intentionnelle dans le champ de prédonation que l'on peut qualifier de Non Intentionnelle ou conscienceNI. Cf. Vermersch, P. (2000). "Conscience directe et conscience réfléchie." *Intellectica* 2(31): 269-311.

nécessairement la sienne propre), alors qu'il fait facilement référence à l'idée d'expérience en première personne ! Quand il voudra aller au "plus concret", il prendra des références littéraires, faisant comme si la mise en scène romancée produite par l'écrivain vaut comme description d'une expérience vécue singulière, et a la valeur d'une source documentaire fiable !

Cependant il apporte une première précision à ce qu'est le sens d'une expérience :

*« Comment définir le concept élargi du sens ? Il ressort d'emblée de la phénoménologie à ses débuts qu'il est possible de donner une réponse nette et univoque à cette question en spécifiant une structure fondamentale, (...). Il s'agit de la structure de « quelque chose comme quelque chose » ou, plus brièvement, de la structure de « l'en tant que ». (...) »*

Ainsi, un même objet perçu, peut l'être suivant de nombreux « en tant que » différents. Un tournevis peut être vu comme un moyen de vissage/ dévissage, comme un bras de levier pour soulever le bas d'une porte, un burin pour tailler dans du plâtre etc. Une même personne peut être le voisin d'à côté, ou le garde champêtre qui a pouvoir de me verbaliser, ou le papa de la petite fille etc. à chaque fois il est perçu suivant un « sens » différent, en tant que voisin, professionnel dans ses fonctions, père etc. Une même expérience peut être décrite comme une promenade en montagne difficile ou comme le mode de parcours de ma vie quand des décisions délicates se présentent ou comme la manière dont j'arrive à atteindre un but quand je le veux vraiment, etc.

L'auteur précise encore plus loin que c'est une structure que l'on peut désigner comme un « ceci comme cela », ou un « comme ». Le point important c'est qu'une chose, occasion, personne, objet, événement, déjà connu m'apparaissent « comme » autre chose au cours de l'expérience vécue.

Les exemples que je viens d'évoquer de manière générale montre qu'il y a à la fois une variation possible du sens d'une même chose et maintien d'un noyau constant (*« Il est donc possible de dire que le concept de sens perceptuel a son noyau identique et solide (p37) »*).

Le concept de sens perceptuel, comme celui de sens expérientiel (avec notre orthographe habituelle) est donc toujours là pour désigner un sens qui n'est pas encore ou pas du tout un sens de la mise en langue de l'expérience.

Cette présence d'une variation possible et d'un noyau constant support de cette variation permet d'aller un peu plus loin dans la caractérisation de la structure de « l'en tant que » :

*« Il faut cependant ajouter que la structure de l'en-tant-que caractéristique du sens perceptuel contient en elle-même une certaine différence entre les termes qu'elle réunit. C'est pourquoi elle peut être décrite comme une structure différentielle. (...) En effet quand une chose apparaît comme quelque chose, elle apparaît nécessairement comme quelque chose d'autre. Autrement dit, ceci apparaît comme cela. Mais, ici, la différence n'exclut pas la co-appartenance, ni même l'identité ou la coïncidence au moins partielle. S'il n'en était pas ainsi, ceci ne pourrait pas être pris pour cela. »*

Donc avec cette remarque est posée le souci du même et du différent, un même objet, une même personne, un même événement sont à la fois toujours les mêmes et pourtant ils sont différents parce que perçus suivant un sens nouveau. Je n'entre pas ici dans le détail de la réponse élaborée par l'auteur.

Cette manière de caractériser la structure du sens expérientiel pose le problème de la définition de l'expérience d'une part, et d'autre part celle de savoir comment est-il possible qu'une chose déterminée soit en même temps autre chose, et autre chose encore, sans limite pré définissable. Pour ma part j'y vois le problème de l'émergence de la « nouveauté », de la création de sens. Comment penser cette nouveauté pour un sujet, cette possibilité d'être débordé par de l'imprévu de sens.

Pour répondre à cette question il faut revenir à ce que la phénoménologie de Husserl nomme « la passivité », cette part de nous même que nous ne contrôlons pas intentionnellement, où se situent toutes les rétentions non actives, toutes les associations possibles par contiguïtés temporelles/spatiales ou à distance (les résonances). Nous sommes obligés de revenir à ce que j'appelle "la théorie des niveaux de conscience" dégagée par Husserl (Vermersch 2000) et dont nous n'avons pas fini de mesurer toutes les implications. Plus précisément je fais référence aux distinctions clarifiées par Husserl entre conscience réfléchie (conscienceR), conscience pré réfléchie ou conscience directe (conscienceD), et encore plus en amont ne relevant pas encore de la saisie intentionnelle "le champ de prédonation" (conscienceNI). Sans ces distinctions il est difficile de faire

apparaître un niveau de sens qui peuvent faire l'objet d'une saisie intentionnelle quoique pré réfléchie, donc un niveau de sens présent dès le niveau du vécu dans la relation au monde, à moi et qui pourtant ne se prête pas encore à une mise en discours.

*« Car Husserl a ouvert une nouvelle voie en opposant à toute la tradition métaphysique son recours à une expérience anté-prédicative, à une expérience qui précède le jugement, l'énoncé prédicatif p38 (...) ».*

Suit une discussion de la notion d'expérience qui essaie de mettre en valeur que : *« Dans sa forme quotidienne, l'expérience est éminemment une expérience qu'on acquiert en la subissant – une épreuve. En ce sens du mot, l'expérience est un événement qui donne à comprendre quelque chose de neuf. (...) »*. Cette expérience est discutée essentiellement dans son caractère négatif, comme déception des attentes. En effet, un sens nouveau, selon l'auteur, ne peut apparaître que sur le fond de ce qui est attendu, et donc comme une rupture de ces attentes. En même temps, valoriser cette perspective négative me paraît bien unilatéral.

*« En effet, l'idée hégélienne et gadamérienne d'une expérience qui donne à comprendre quelque chose de neuf en rayant des anticipations préalables peut être rattachée sans difficulté à la conception husserlienne et heideggerienne d'un sens extralinguistique défini par la structure différentielle de « quelque chose en tant que quelque chose (d'autre) ». Car qu'est-ce que l'émergence de quelque chose de neuf dans l'expérience sinon précisément un événement par lequel quelque chose apparaît comme quelque chose d'autre – ou même se révèle être quelque chose d'autre ? Il devient clair ici qu'il n'y a rien de spéculatif dans la co-appartenance d'une identité et d'une altérité au sein même de la structure différentielle du sens. Ce n'est nullement d'une dialectique de la proposition spéculative que cette co-appartenance relève : c'est bien plutôt un trait principal de l'expérience qu'elle exprime. Quelque chose comme quelque chose, ceci en tant que cela : cette structure différentielle est la structure propre de ce qu'on peut nommer le « sens de l'expérience » ou plus brièvement, un sens expérientiel.*

*Un événement qui donne à comprendre quelque chose de neuf en biffant des anticipations préalables peut être interprété comme l'émergence d'un sens nouveau. Dans une expérience, quelque chose apparaît inopinément*

*comme quelque chose d'autre : soudainement, "ceci" se révèle être "cela". La conséquence en est que, tout d'un coup, une nouvelle structure de l'en-tant-que s'établit. On ne fait que tirer la leçon de cette remarque quand on décrit l'expérience comme l'émergence d'un nouveau sens."*

La question de l'émergence du sens et de la conscience réfléchie.

*"Cette caractérisation n'est pourtant pas suffisante en elle-même. Il faut y ajouter que le sens nouveau qui émerge dans une expérience ne se laisse aucunement réduire à une donation de sens par une conscience intentionnelle. C'est ce caractère, non seulement inattendu et imprévisible, mais littéralement inconscient, de la genèse de nouveauté dans l'expérience que souligne Hegel quand il forge son expression métaphorique "derrière le dos de la conscience. (...)"*

*C'est la phénoménologie husserlienne et heideggerienne qui permet de surmonter cette aporie en élaborant un concept de sens qui peut être utilisé pour rendre compte des changements d'aspects auxquels un objet est soumis dans l'expérience. En faisant usage de ce concept, on peut en effet caractériser l'expérience comme émergence spontanée d'un sens. Le rôle de l'épithète "spontanée" consiste ici à évoquer un événement qui a lieu, pour parler comme Hegel, "derrière le dos de la conscience". (p 43)»*

La définition du sens expérientiel (porté et issu de l'expérience) ouvre à plusieurs questions :

1- S'il y a émergence, nouveauté, alors il n'est pas possible que l'émergence soit sous le contrôle de la conscience réfléchie, cela ne peut que lui échapper (d'où l'expression "dans le dos de la conscience" qui vient de Hegel. Donc le modèle de l'attribution du sens par la conscienceR à travers le discours, le modèle d'une projection de catégorie, ne fonctionne pas, il faut le compléter par un modèle de l'émergence depuis l'interaction expérience/passivité (il faut bien que quelque chose du sujet soit interpellé, animé, car sinon cela reviendrait à faire porter le sens au monde lui-même, alors qu'il s'agit bien d'expérience, donc d'un couplage monde/sujet, sachant que dans monde, il y a aussi moi).

2 - Le prolongement de ce point de vue sur la générativité imprévisible de l'expérience vécue est qu'elle s'applique aussi bien à l'expérience de l'expression (qu'elle soit discursive ou non, est expression non discursive la danse, le

mime, le chant sans parole, la parole poétique à la limite entre les deux). Après avoir séparé la couche de l'expérience de celle du discours, la dimension expérientielle est réintroduite dans le discours comme l'expérience de l'acte même d'exprimer. Et donc comme étant une expérience au même titre que d'autres expériences vécues, puisque ici on a bien deux couches, celle antéprédicative de l'expérience, celle de la mise en mots ou en symboles de cette expérience. La mise en mots est à la fois opération linguistique, mais aussi expérience de cette expression. Une partie de la discussion de l'auteur va porter sur le fait de savoir si l'expression n'est que la mise en mot de l'expérience ou si en tant qu'expérience elle n'est pas elle aussi productrice de sens à travers et par l'acte de discours, ce qui ferait de l'expression un lieu de production de sens nouveaux. Mais il me semble que sur ces points Richir a beaucoup mieux que Tengelyi produit des analyses intéressantes.

On peut alors introduire l'idée d'une **dimension productive de l'expression** au même titre où toute expérience est caractérisée par sa productivité immanente à travers, au-delà d'un supposé contrôle de l'expression.

3 - Mais alors, si l'on prend l'émergence du sens sous l'angle de la création de nouvelles catégories (émergence de sens abstraits), il faut pouvoir penser le processus de cette invention, Husserl pour cela crée le concept d'intuition catégoriale, comme le lieu même de l'émergence des catégories. Ce qui va entraîner de nombreuses difficultés philosophiques.

4- Enfin, au bout du compte, avec le concept d'émergence on se retrouve avec un concept descriptif peu productif. Il permet un constat sur le genre d'événement qui a lieu, sur ce qu'il ne peut pas être, mais a-t-on une prise sur cette émergence ? A priori il semblerait que non, puisqu'elle échappe par définition au contrôle. Mais on sait que les mouvements involontaires, s'ils ne peuvent pas directement être contrôlés, peuvent en revanche donner lieu à un certain contrôle par les conditions qui les encouragent, et d'autre part il y a toute la question de la sensibilité en temps réel à saisir ces émergences (cf. l'exemple du compositeur Phillipe Leroux, ou celui du sens se faisant à propos de "c'est différent"). La création ne se contrôle pas, la créativité peut être suscitée, encouragée, exploitée délibérément, c'est là une partie importante de la professionnalisation des créateurs.

Quand on commence à s'intéresser au sens expérientiel, on ne peut que se poser la question de son mode d'apparition. Avec en arrière plan une question transversale à toutes les activités humaines : comment apparaissent de nouveaux sens ? Comment apparaît de la nouveauté ? C'est toujours une question cruciale à toutes les explications du fonctionnement cognitif, ou aux modélisations basées sur la conscience. Comment l'esprit échappe-t-il – au moins pour une part -- aux déterminations issues de la projection de sa conscience sur l'expérience, encore plus avec le rôle réducteur qu'opèrent les catégories immanentes aux significations linguistiques ? La question de l'émergence du sens à partir de l'expérience est donc une question très large qui touche à la possibilité de la création et de la nouveauté. Avec la lecture de Ullman cf. (Ullmann 2002; Vermersch 2003) nous avons vu qu'il y avait en permanence deux excédents de sens, l'un porté par le fait que nous disons plus et autre chose que ce que nous croyons énoncer, l'autre parce que l'expérience vécue contient toujours plus et autre chose que ce que nous en attendions.

La structure de "l'en tant que" est intéressante dans sa force de généralité, mais elle laisse sur sa faim quant aux procédés pour créer, solliciter, faciliter, ne pas empêcher l'émergence. Peut-on aller plus loin ? Pour cela, il me semble tout d'abord nécessaire de ne pas mélanger deux modes de l'attention. Il faudrait distinguer tout d'abord entre un mode attentionnel négligent et un mode attentionnel exigeant.

Dans le mode négligent ou habituel, ce qui est vécu, vu ou autres perceptions, est simplement identifié au plus économique et couvre tous les besoins quotidiens, il est basé sur l'extrême redondance et répétition de tout ce qui se passe en nous et dans notre environnement quand les conditions habituelles se déroulent et que nous n'avons pas de projet particulier. Le mode exigeant, est celui de l'artisan, de l'artiste, et de manière plus large de tout professionnel qui doit s'ajuster finement à une situation habituellement pleine d'imprévus, demandant un diagnostic, une réalisation délicate non acquise d'avance. Ce mode là est aussi celui qui préside à toute visée extra-quotidienne, et dans ce qui nous intéresse cela concerne toute visée d'explicitation, toute visée de recherche, mais aussi d'aide au changement ou toute ouverture à vide au monde et à soi-même, sans compter la disposition à se laisser surprendre et attraper les

idées graines au vol. Mais même dans ce mode exigeant, il me semble qu'il faut distinguer entre émergence spontanée du sens et émergence provoquée (ce qui peut paraître paradoxal !).

Le mode spontané : survenue de l'idée graine puis expression.

C'est celui qui part de manière imprévue de la chose, du vécu, de l'événement, du surgissement de ma pensée ou de ma sensibilité dans la mesure où ils sont à l'origine d'une idée-graine, c'est-à-dire un sens émergent sur un mode non discursif et ayant son ipséité, (il peut être déjà symbolisé (une image symbolique par exemple), nommé de manière synthétique, ou correspondre à seulement un sens corporel identifié).

Le mode provoqué : de la reconnaissance évidente à son dépassement (interprétation).

Le second, comme dans l'interprétation ou le jeu du chapeau chinois, est le projet délibéré de trouver un nouveau sens à "cela" qui est déjà reconnu. Il part de la chose connue pour dépasser volontairement, délibérément la manière dont elle se donne. L'identification évidente et banale qui correspond à la projection d'une catégorie sur le vu, le vécu, est suspendu par le projet de catégoriser autrement, d'articuler un autre sens qui ne se donne pas immédiatement. Qu'est ce que c'est le jeu du chapeau chinois : et si c'était une fleur ? et si c'était un animal ? c'est bien un exemple de prendre ceci comme étant cela, c'est le principe même par exemple de la fertilisation croisée, de la majeure partie des modèles de la PNL, comme de tout "décryptage de sens" (Faingold 2002; Faingold 2004) et de toute démarche interprétative. Je ne contrôle pas le résultat, mais je peux avoir le contrôle sur le fait que je me demande, d'une manière ou d'une autre d'aller plus loin que ce qui m'apparaît.

Quelques fois, cet "aller plus loin" se fait de manière spontanée, immanente, d'autres fois cette spontanéité est recherchée par des moyens indirects.

En fait, ce processus d'émergence est basé sur la création de conditions "extra-quotidiennes"<sup>10</sup>

<sup>10</sup> Le terme "extra-quotidien" est bâti sur le même moule sémantique qu'extra-ordinaire, qui ne veut dire que "sortir de l'ordinaire" puis à pris la connotation d'une chose ou d'un événement incroyable, inimaginable, exceptionnel au sens fort. Ce que j'aime bien dans l'expression "extra-quotidien" c'est que cela ramène la référence à l'habituel, au routinier, au connu, bref au quotidien sans y rajouter d'emphase. Simplement ce qui est extra-quotidien est une

pour utiliser le concept développé par Danis Bois (Leao 2003; Berger 2004) désignant une situation créée de façon délibérée que l'on ne peut pas rencontrer en situation habituelle, quotidienne et sans laquelle on a peu de chance de faire le type d'expérience recherchée.

Ces conditions extra quotidiennes peuvent être schématisées comme appartenant à :

1/ la structure du se demander, car je recherche quelque chose que je désire et seul moi peut le trouver,

2/ la visée à vide. Elle est "à vide" parce que je ne peux savoir d'avance le contenu de ce que je vise à faire apparaître, sinon ce serait déjà conscientiséR.

3/ la visée favorisant à cette démarche vers une dimension non linguistique (premier temps du retournement sémantique),

- le corps, que ce soit dans l'attention portée au sens corporel (Gendlin) , au "mouvement interne" Bois, à ce que veut dire le corps (Perls, techniques de gestalt) etc.

- la nature, (Legault, et tout le mouvement amérindien),

- mais aussi à une question qui n'a pas de réponse conceptuelle satisfaisante (technique d'épuisement des réponses sédimentées) comme dans l'illumination intensive (Dis moi qui tu es ?) ou dans les pratiques zen du koan, où dans tous les cas c'est la réponse expérientielle qui est recherchée

- à un symbole, une énigme, une musique, ...

Je me rends compte que je suis en pleine liaison entre le thème du sens se faisant, celui de la notion de sens, et certains aspects du travail des créateurs. J'en avais déjà eu l'intuition, toute nouveauté est émergence de sens, et il ne peut y avoir émergence de sens que par absence ou par défaut de contrôle, sinon tous les sens seraient déjà maîtrisée par la conscience réfléchie et il ne pourrait y avoir de nouveauté. Soit nous nous abusons nous-mêmes sur ce que nous qualifions de nouveau, soit il faut imaginer un dispositif qui puisse engendrer du nouveau. Ce dispositif fondamentalement c'est ce que la phénoménologie appelle "la passivité", l'ensemble de tout ce que contient le champ de pré donation, à la fois actif par association (contiguïté spatiale ou temporelle) et par résonance (association distante dans le temps

---

situation, un événement qui sort de l'habituel, et qui par extension doit être éventuellement provoqué délibérément pour exister. Comme peuvent l'être tout simplement un temps d'entretien d'explicitation ou d'auto explicitation.

comme dans l'espace) et passif au regard de l'activité intentionnelle caractérisée comme saisie. Il y a en particulier dans ce champ toutes les rétentions au degré zéro d'activité (du point de vue de la conscience réfléchie) et toutes les interconnexions par résonance. Il me semble que l'on retombe sur le concept d'inconscient comme lieu de tous les possibles non actualisés, lieu de toutes les ressources potentielles que possède un sujet, bien au-delà de ce que la conscience réfléchie en connaît, mais qui lui est accessible. Inconscient relevant plus du point de vue d'un Milton Erickson, d'un Jung, ou d'un Paul Diel. On est alors bien loin de la conception d'un inconscient seulement déterminé par un critère négatif de censure, comme c'est le cas dans la perspective de Freud et ses émules.

Un des points intéressants de la structure du sens "en-tant-que" est sa généralité. Toute émergence de sens se fait depuis "ceci" qui est déjà connu, reconnu, identifié, à "cela" qui a le même noyau identitaire, le même noyau support et pourtant m'apparaît différemment, avec un enrichissement, une perspective, inédite. Du même coup, on peut voir à quel point toute prise de conscience est une émergence de sens. Cette émergence de sens, ce passage à la conscienceR, peut alors être modulée suivant d'une part la nature du passage, il me semble qu'il y en a plusieurs, dans la logique de la prise de conscience de Piaget aussi bien que dans la logique de la conscience de Husserl telle qu'elle est exposée dans *Expérience et Jugement*. Mais la modulation va porter aussi sur le type de contenu et sur le degré suivant lequel cette prise de conscience m'affecte, avec un biais positif pour qualifier de prise de conscience ou de décryptage du sens ce qui m'affecte fortement dans la perception de mon identité, ce qui m'émeut aux larmes, qui me laisse muet et ému.

Si l'on esquisse les différents passages produisant du sens. Dès le niveau de la saisie intentionnelle, donc dès le niveau de la conscience directe, apparaît un niveau d'émergence du sens en acte, anté prédicatif, mais bien présent. Le niveau suivant est celui du passage de la conscienceD à la conscienceR, c'est ce passage que nous aurons tendance à qualifier spécialement d'émergence du sens. Cependant si ce passage est bien celui du réfléchissement, et majoritairement celui de la description telle qu'on la rencontre dans l'entretien d'explicitation ou dans le verbatim d'une auto explicita-

tion, il est déjà porteur de sens inédits. Le niveau suivant est celui des niveaux de réflexion, c'est-à-dire de la prise en compte des matériaux apportés par le réfléchissement à un niveau de mise en relation, d'abstraction, plus élaboré. En fait, il me semble qu'à ce niveau il y a deux directions de développements. La première est celle de la mise en symboles, la seconde celle de la mise en forme conceptuelle.

Il me semble qu'il y a là matière à élaborations complémentaires, je compte sur nos discussions pour faire avancer cette analyse du sens du concept de "sens".

Berger, E. (2004). Le mouvement dans tous ses états : les recherches de Danis Bois. Paris, Points d'Appui.

Faingold, N. (2002). "De moments en moments, le décryptage du sens." Expliciter 48: 40-48.

Faingold, N. (2004). "Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires." Education Permanente

Leao, M. (2003). La présence totale au mouvement. Paris, Point d'appui.

Piguet, J.-C. (1975). La connaissance de l'individuel et la logique du réalisme. Neuchâtel, A la Baconnière.

Tengelyi, L. (2005). L'histoire d'une vie et sa région sauvage. Grenoble, Millon.

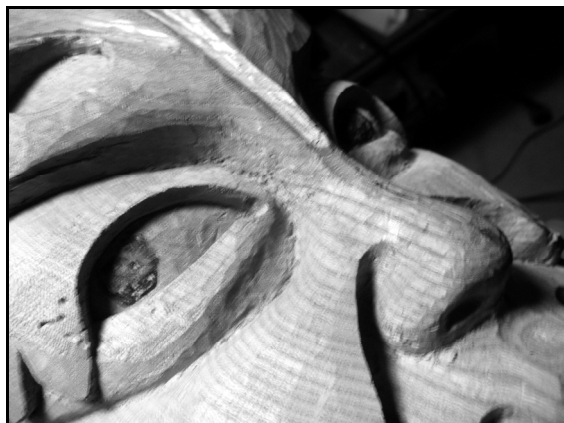
Ullmann, T. (2002). La genèse du sens : signification et expérience dans la phénoménologie génétique de Husserl. Paris, L'Harmattan.

Vermersch, P. (2000). "Conscience directe et conscience réfléchie." Intellectica 2(31): 269-311.

Vermersch, P. (2003). "Il faut lire Tamas Ullmann. La genèse du sens. Signification et expérience dans la phénoménologie génétique d'Husserl." Expliciter(49): 37-43.

Vermersch, P. (2005). "L'approche psycho phénoménologique d'un "sens se faisant". 2. Analyse du processus en référence à Marc Richir." Expliciter(61): 26-47.

Vermersch, P. (2005). "Présentation commentée de la phénoménologie du "sens se faisant" à partir des travaux de Marc Richir." Expliciter(60): 42-47.



## Agenda des séminaires 2005/6

**Lundi 30 janvier 2006**

*Lundi 27 mars 2006*

*Lundi 12 juin 2006*

*Saint Eble 25 au 28 août 2006*

*Lundi 2 octobre 2006*

*Lundi 11 décembre 2006*

\* \* \* \* \*

## Sommaire du n° 63

1-17 Contribution à l'étude des actes mentaux menant à l'émergence du sens. Francis Lesourd.

17-25 L'explicitation des pratiques, réflexivité, construction identitaire. Nadine Faingold.

26-32 Signification du "sens expérientiel", en lisant Laszlo Tengelyi. Pierre Vermersch..

## Programme du séminaire du GREX

**Lundi 30 janvier 2006**

de 10h à 17 h 30

Institut Reille

34 avenue Reille 75014 Paris  
(RER cité Universitaire, bus 88, 21)

- Présentation des textes de ce numéro et discussion avec les auteurs présents.
- Ordre du jour et programme des séminaires 2006

## Expliciter

*Journal du GREX*

**Groupe de Recherche sur l'Explicitation**

**Association loi de 1901**

8 passage Montbrun

Paris 75014

Tel 01 75 57 89 87

site [www.expliciter.net](http://www.expliciter.net)

[p.vermersch@gmail.com](mailto:p.vermersch@gmail.com)

Directeur de la publication P. Vermersch

N° d'ISSN 1621-8256